

LA FABULEUSE HISTOIRE DES PREMIERES DAMES POUVOIR, AMOUR, BLESSURES

BRIGITTE
Heureuse dans
sa mission



CARLA

« Un mandat,
ça suffisait ! »



VALÉRIE

« A peine arrivée,
j'ai reçu des lettres
d'insultes »



CÉCILIA

« Ma vie après... »



43^{ème} TOUR DU MONDE EN JET PRIVÉ

du 11 Novembre au 1^{er} Décembre 2018

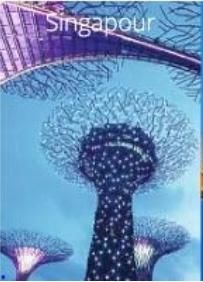
**DEMANDEZ LA DOCUMENTATION
ET VOTRE DVD GRATUITS DU
TOUR DU MONDE**



04 91 77 88 99



contact@tmrfrance.com
 www.tmrfrance.com



Singapour



Sydney



Chutes d'Iguazu



Rio de Janeiro



Île de Pâques



Samarcande



Hambantota



Tahiti



PAR OLIVIER ROYANT DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Au bonheur des premières dames

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Claviera.

RÉDACTION EN CHEF

Catherine Schwab.

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE

Anne-Laure Le Gall.

DIRECTION ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RÉDACTION EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

DIRECTION DU PROJET

Anne-Françoise Béchet.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Mariana Grépinet, Nicole Bacharan,

Anne Baron (révision), Joëlle Chevè,

Tania Lucio (iconographie), Flora

Mairiaux (maquette), Dominique

Simonnet, Alain Tournaille, Valérie

Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO

Yves Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 41 34 61 43.

IMPRESSION Roto France

Impression, Lognes (77) et Mallesherbes

(45). Achevé d'imprimer en février 2018.

Papier provenant majoritairement de

Italie, 0 % de fibres recyclées, papier

certifié PEFC. Eutrophisation :

Ptot 0,028 kg / T. PARIS MATCH est

édité par Hachette Filipacchi Associés,

S.N.C. au capital de 78 000 €,

siege social : 149, rue Anatole-France,

92534 Levallois-Perret Cedex,

RCS Nanterre B324286319. Associé :

Hachette Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est une

filiale de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DÉRICTOIRE

Denis Olivennes.

Les indications de marques et les

adresses qui figurent dans les pages

rédactionnelles de ce numéro sont

données à titre d'information sans

aucun but publicitaire. Les prix peuvent

être soumis à de légères variations.

Les documents reçus ne sont pas

rendus et leur envoi implique l'accord

de l'auteur pour leur libre publication.

La reproduction des textes, dessins,

photographies publiés dans ce numéro

est la propriété exclusive de Paris

Match, qui se réserve tous droits de

reproduction et de traduction dans le

monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : février 2018 / © HFA

2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Valérie Salomon.

Directrice de la publicité :

Fabiennne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 41 14 92 21.

En 1961, JFK ne pouvait pas mieux dire : « Je ne pense pas qu'il soit superflu que je me présente... Je suis l'homme qui accompagne Jacqueline Kennedy à Paris et j'en suis ravi. » La première dame des Etats-Unis vola la vedette au président lors de leur séjour dans la capitale. « Mme Kennedy connaît mieux l'histoire de France que la plupart des Françaises ! » se serait extasié de Gaulle, visiblement conquis. Dans ce hors-série exceptionnel, riche en témoignages inédits, la rédaction de Paris Match retrace l'extraordinaire destin des premières dames, authentiques créations de nos démocraties modernes surgissant dans l'imaginaire collectif pour remplacer ces reines que le peuple aime admirer.

En France, un président est un label politique, mais elle, on la désigne par son prénom. On la veut proche de nous. La première dame rassure, séduit, charme ou subjugue. Confinées à l'origine aux rôles secondaires, les premières dames sont aujourd'hui l'incarnation du « soft power », concept utilisé en relations internationales pour décrire la capacité d'un pays à influencer indirectement les comportements par la « manière douce ». Ainsi, quand les chefs d'Etat négocient les affaires du monde, leurs femmes jouent les diplomates glamour. Populaire et engagée, femme d'action, conseillère de l'ombre, chacune assure un rôle essentiel auprès d'un leader. Elles les ont accompagnés vers les sommets, puis une autre vie a commencé.

Leur parcours n'est pas sans risque. Certaines ont connu l'humiliation du scandale. Il leur est parfois difficile de s'acclimater au rôle de représentation que dicte le protocole. A elles les cocktails, les réceptions officielles,

le choix des centres de table et des nappes des dîners d'Etat. En voyage à l'étranger, drapées dans les tenues de nos grands couturiers, elles deviennent mannequins de la République. La première dame est notre seconde Miss France ! C'est le seul domaine chez nous sur lequel patronat et syndicats s'entendent pour dire que cinquante heures de travail par semaine, un stress permanent, une disponibilité de tous les instants, le risque de voir à tout moment son couple voler en éclats sous le feu des projecteurs ne méritent aucune rémunération.

Anne-Aymone Giscard d'Estaing résume bien la situation : « Entrer à l'Elysée, c'est comme entrer dans les ordres. » En 2018, comme en 1950, les premières dames n'ont aucune fonction officielle, mais on attend tout d'elles. C'est le sacerdoce et le paradoxe de celles qui n'ont jamais été élues, mais à qui tout le monde demande de régner. ■

Sur le perron
de l'Elysée, le
31 mai 1961.



SOMMAIRE



Brigitte Macron
à son arrivée à l'Elysée,
le 14 mai 2017.

HISTOIRE DE PREMIÈRES DAMES	6
<i>Par Joëlle Chevé, historienne</i>	
AFFICHER SON COUPLE	16
GAUTHIER DESTENAY: MONSIEUR & MONSIEUR	24
<i>Par Mariana Grépinet</i>	
A CHACUNE SON STYLE	26
DANIELLE MITTERRAND, L'INSOUMISE	30
<i>Par Valérie Trierweiler</i>	
ELLES FONT LE JOB	34
LA MAGIE DE BRIGITTE	40
<i>Par Mariana Grépinet</i>	
MYSTÉRIEUSE MELANIA	44
<i>Par Nicole Bacharan et Dominique Simonnet</i>	
UNE ALLURE QUI FAIT MOUCHE	48
LES LOOKS À LA LOUPE	
LA MALÉDICTION	54
ANNE-AYMONE GISCARD D'ESTAING: « ENTRER À L'ELYSÉE, C'EST COMME ENTRER DANS LES ORDRES »	
<i>Interview Mariana Grépinet</i>	
COUP DE JEUNE AU PALAIS, VISITE EXCLUSIVE	60
DU JAMAIS-VU DEPUIS LES POMPIDOU !	68
<i>Par Anne-Laure Le Gall</i>	
AU CŒUR DU CHÂTEAU	70
AMOUR ET POUVOIR	72
FRÉDÉRIC SALAT-BAROUX: « JACQUES CHIRAC A TOUJOURS ÉTÉ PLUS DÉPENDANT DE BERNADETTE QU'ELLE DE LUI »	78
<i>Interview Mariana Grépinet</i>	
ELÉGANTE, SOURIANTE MAIS ÉNIGMATIQUE, CARLA APPRÉCIE PEU LE SHOW	82
<i>Par Catherine Schwaab</i>	
LES ENFANTS CHAHUTENT LE PROTOCOLE	84
AVEC LUI JUSQU'À LA FIN	86
L'APRÈS	90
VALÉRIE TRIERWEILER: « REVENIR À LA VIE NORMALE N'A PAS ÉTÉ COMPLIQUÉ »	
<i>Interview Anne-Laure Le Gall</i>	
CÉCILIA ATTIAS AMOUREUSE	96
<i>Par Catherine Schwaab</i>	

CRÉDITS PHOTO. Vignettes de couverture: A. Gyori / Corbis via Getty Images, Nivière / Sipa, P. Fouque. P. 3: Keystone-France / Gamma-Rapho via Getty Images. P. 4: Bestimage. P. 6 et 7: Izis, P. Wojazer / Reuters. P. 8 et 9: Photo12 / Getty Images, The Art Collector / Print Collector / Getty Images, A. Harlingue / Roger-Viollet. P. 10 et 11: Préfecture de Police, Service de l'identité judiciaire / BHVP / Roger-Viollet, AFP. P. 12: P. Habans. P. 14: C. Azoulay, C. ENA / AP / Sipa, Action Press / Shutterstock / Sipa. P. 16 et 17: A. Lefebvre, F. Pagès. P. 18 et 19: J.-C. Deutsch, M. Litran. P. 20 et 21: D. Hudson / Contour by Getty Images, C. Gassian / Contour by Getty Images. P. 22 et 23: T. Camus / AP / Sipa, S. Valiela / Bestimage. P. 24 et 25: P. Perusseau / Bestimage, F. Sierakowski / Sipa. P. 26 et 27: P. Habans. P. 28 et 29: J. Garofalo, J.-C. Deutsch Collection Fixot, C. Sykes / AP / Sipa. P. 30 et 31: Pata / Sipa. P. 32: E. Rad / Gamma-Rapho via Getty Images, Haley / Witt / Villard / Sipa. P. 34 et 35: M. Gottschalk / BPA / Polaris / Starface. P. 36 et 37: M. Artault / Ilphot, S. Valiela / Bestimage. P. 38 et 39: G. Cacace / AFP, Time Life Pictures / Getty Images, J.-L. Atlan, C. Azoulay, S. Valiela / Bestimage, P. Bruchet, Keystone / Gamma-Rapho via Getty Images, C. Mangez, Nivière / Sipa, J.-C. Deutsch. P. 40 et 41: B. Rindoff Petroff / Getty Images, J.-L. Atlan, D. Jacovides / S. Valiela / Bestimage, Witt / Sipa, Elysée Palace / Getty Images. P. 42 et 43: C. Moreau / S. Valiela / Bestimage, J.-C. Deutsch, P. Rostain, A. Wong / Getty Images. P. 44 et 45: Rex Features / Sipa. P. 46 et 47: B. Smialowski / AFP, Y. Gripas / Reuters. P. 48 et 49: P. Le Tellier, M. Jarnoux, F. Pagès, A. Sartres, F. Pagès / P. Slade, G. Melet, P. Habans, Time & Life Pictures / Getty Images. P. 50 et 51: S. Heribert / AP / Sipa, K. Tripplaar / Sipa, U. Sarto / AP / Sipa, M. Wilson / Getty Images, Sipa, R. Sachs / Newscom / Sipa, R. Savi / Sipa, Time Life Pictures / Getty Images, Bettmann Archive / Getty Images, Apic / Getty Images, S. Valiela / Bestimage, Chesnot / Getty Images, K. Dietsch / Getty Images, C. Somodevila / Getty Images, T. Peter / Getty Images, M. Theiler / Getty Images, Backgrid USA / Bestimage, The Washington Post / Getty Images. P. 52 et 53: Sipa, Fototicias / WireImage / Getty Images, J. Witt / Sipa, Sipa, V.R. Caivano / AP / Sipa, P. Rostain, C. Gassian / Contour by Getty Images, S. Lemouton / Bestimage, D. Jacovides, P. Perusseau / Bestimage, L. Marin / pool / Bestimage, D. Jacovides / S. Valiela / Bestimage. P. 54 et 55: P. Fouque. P. 56 et 57: J.-C. Deutsch, J. Garofalo. P. 58 et 59 Service photographique / Présidence de la République. P. 60 à 67: P. Petit. P. 68 et 69: T. Chapatot / Mobilier National, T. Esch, P. Petit. P. 70 et 71: A. Petit, J.-C. Deutsch, P. Warrin / Sipa, O. Amsellem / Mobilier National. P. 72 et 73: F. Pagès. P. 74 et 75: C. Azoulay, P. Villard / Sipa, C. Azoulay. P. 76 et 77: J. Garofalo. P. 78 et 79: J. Langevin / Corbis / Sygma via Getty Images, B. Gysembergh, A. Rolland / AFP. P. 80 et 81: P. Rostain. P. 82 et 83: C. Gassian / Contour by Getty Images, DR, E. Grégoire, E. Feferberg / AP / Sipa. P. 84 et 85: D. Jacovides / S. Valiela / Bestimage, J.-C. Deutsch, S. Tetick / Corbis via Getty Images, B. Petit. Shutterstock / Sipa. P. 86 et 87: T. Chesnot / Sipa. P. 88 et 89: A. Rowe / Photoquest / Getty Images, G. Wurtz. P. 90 et 91: P. Fouque. P. 92 et 93: P. Bruchet. P. 94 et 95: G. Gery, H. Fanthomme, M. Aufmuth / Getty Images, C. Lartige / Sipa. P. 96 et 97: Nivière / Sipa. P. 98: IBO / Sipa.




COMPTOIR
SUD PACIFIQUE
PARIS

Boutiques : 76 rue de Seine 75006 Paris / 30, Rue Saint Roch 75001 Paris / e-boutique : www.comptoir-sud-pacifique.com

De Germaine Coty, dans les années 1950, à Brigitte Macron, en 2018,
l'épouse du président de la République
apporte la touche humaine, intime du couple. Au fil du temps qui passe.
Ces deux photos illustrent dans un saisissant raccourci l'évolution des mœurs : quand Germaine sert la soupe à René, le baiser d'Emmanuel à Brigitte semble sceller l'union d'un tandem.



Dernière soirée en tant que simples citoyens. Dans quelques heures, le sénateur de Seine-Inférieure, René Coty, sera élu président de la République. En attendant, ce 22 décembre 1953, son épouse lui sert son dîner à leur domicile, 5 quai aux Fleurs, à Paris.

PHOTO IZIS

A close-up photograph of Emmanuel and Brigitte Macron sharing a kiss. Emmanuel is on the left, wearing a dark blue suit, white shirt, and tie. Brigitte is on the right, wearing a light blue double-breasted jacket over a dark top. They are standing in front of a red curtain and a large painting.

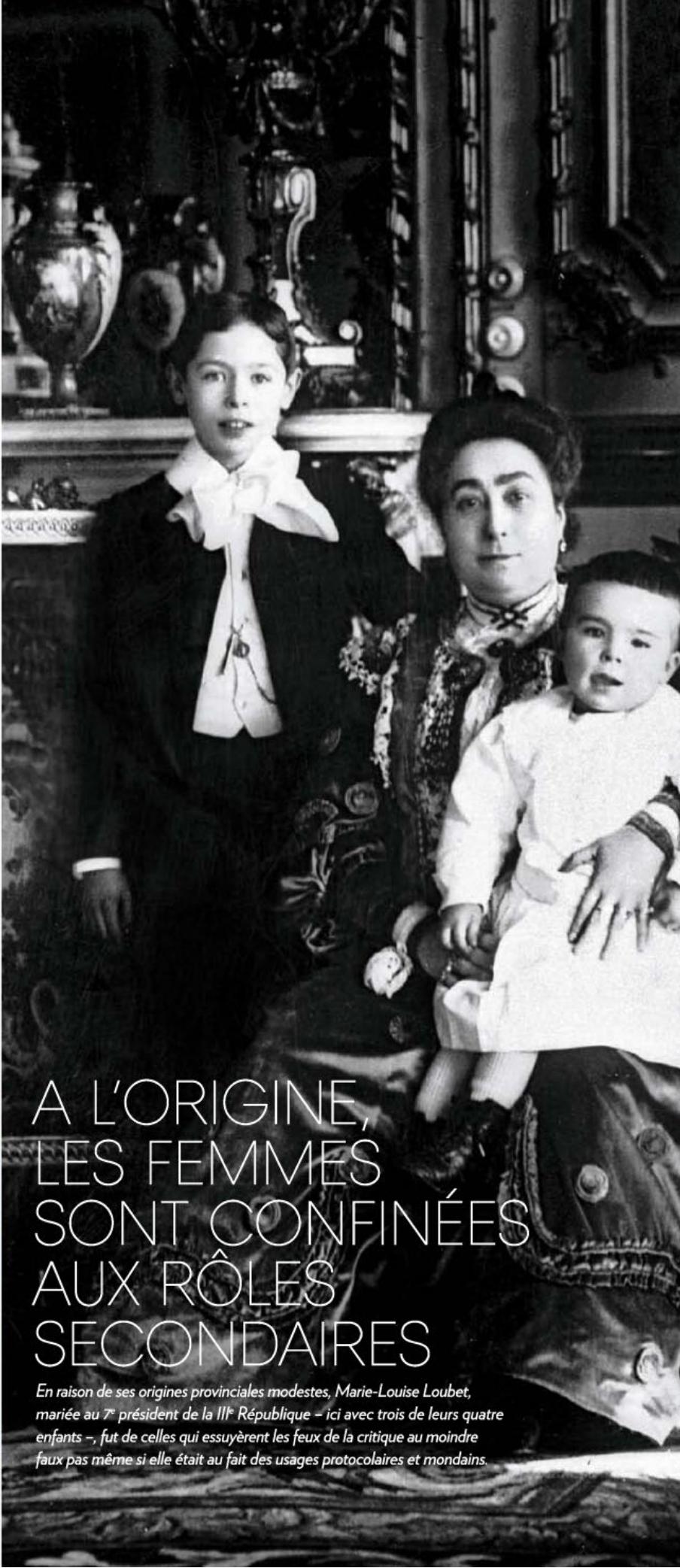
*Dans la salle des Fêtes de l'Elysée,
le 14 mai 2017, à l'issue de son discours
d'investiture, Emmanuel Macron
embrasse sa femme en public.*

PHOTO PHILIPPE WOJAZER

HISTOIRE DE PREMIÈRES DAMES

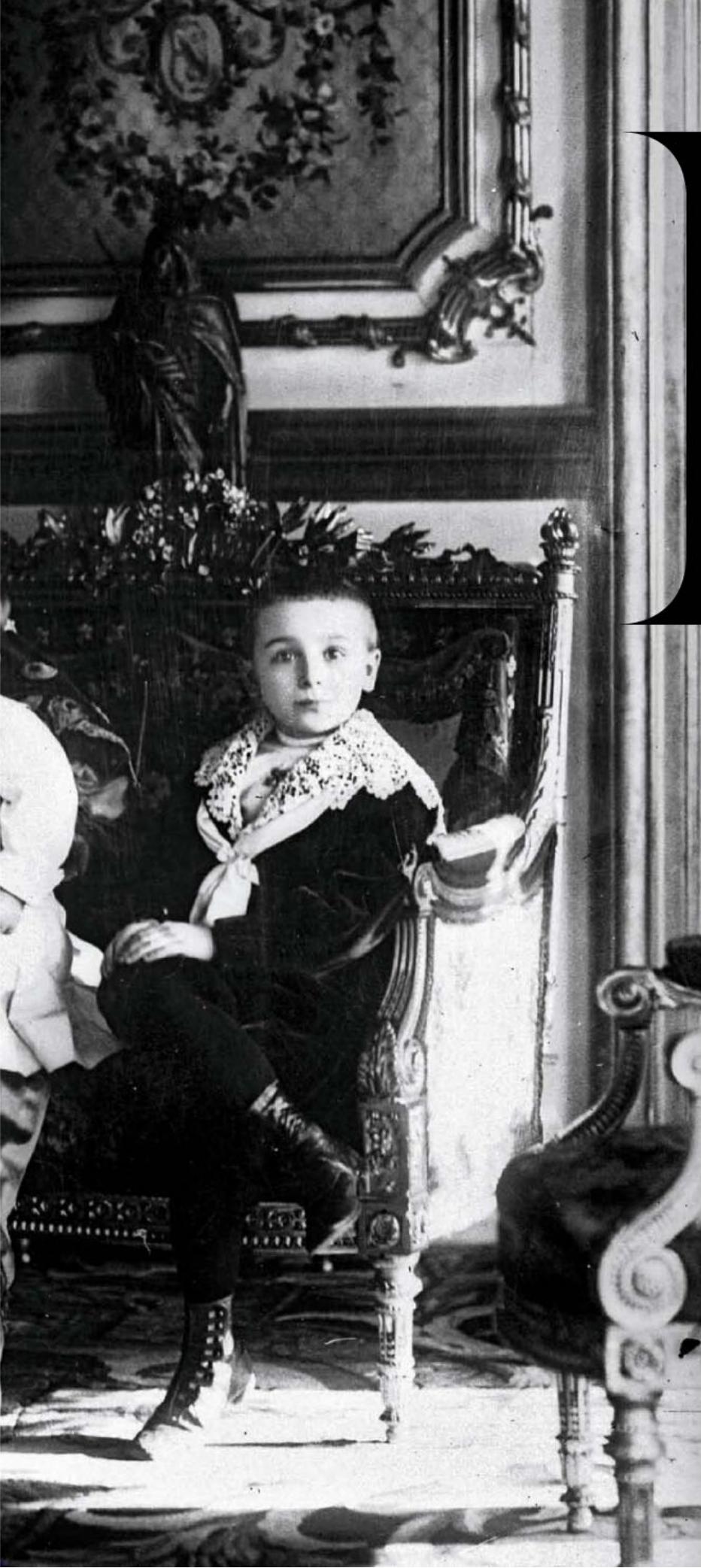


Thérésa Cabarrus (ci-dessus), devenue Mme Tallien, amante de Barras puis princesse de Chimay, et Joséphine de La Pagerie, veuve Beauharnais (ci-dessous) et première épouse de Napoléon Bonaparte – qui la couronnera impératrice en 1804 avant d'en divorcer en 1809 – furent amies et femmes d'influence pendant la Révolution. Elles fréquentèrent les mêmes salons, eurent l'oreille des puissants, reçurent, s'informèrent, intriguerent...



A L'ORIGINE, LES FEMMES SONT CONFINÉES AUX RÔLES SECONDAIRES

En raison de ses origines provinciales modestes, Marie-Louise Loubet, mariée au 7^e président de la III^e République – ici avec trois de leurs quatre enfants –, fut de celles qui essuyèrent les feux de la critique au moindre faux pas même si elle était au fait des usages protocolaires et mondains.



PAR JOËLLE CHEVÉ

La République, dès 1792, s'est construite politiquement contre les femmes, considérées comme faibles et frivoles par nature et inaptes aux affaires de l'Etat. Déjà, la loi salique, particularité française, les excluait du trône ; la Révolution confirme leur éviction de la sphère publique en 1793. Cependant, lors du Directoire et du Consulat, de 1794 à 1804, et bien que le gouvernement soit encore collectif, deux femmes se distinguent : Thérésa Tallien et Joséphine Bonaparte. Aristocrates, nées au XVIII^e siècle, elles conçoivent leur rôle auprès d'un homme non pas en termes de pouvoir, puisque celui-ci leur est interdit, mais en termes d'influence, celle que leur procure leur beauté, mais aussi leurs origines aristocratiques et leurs réseaux sociaux et financiers qu'elles mettent au service de leurs époux ou amants – Tallien et Barras pour Thérésa, Bonaparte pour Joséphine. Elles font revivre, en filles des Lumières mais aussi de la Révolution, ce que les frères Goncourt ont appelé le « gouvernement des oreillers ».

Merveilleuses ou Incroyables, elles dénudent leurs bras et leurs pieds – un scandale à cette époque – et la presse, déjà, se déchaîne. Mais telles les reines de France, elles relaient plaintes et demandes de grâce. Mme Tallien, en sauvant nombre de condamnés de la guillotine, devient Notre-Dame de Thermidor ! Elles reçoivent dans les palais nationaux du Luxembourg ou des Tuileries et tentent d'y recréer le luxe et la sociabilité de l'ancienne cour sans son protocole écrasant. Plus tard – Thérésa et Joséphine ne pouvaient décentement y prétendre ! –, les épouses de président seront gardiennes des bonnes mœurs à l'Elysée, devenu résidence présidentielle sous la II^e République. Yvonne de Gaulle exerça, avec une inflexibilité inimaginable aujourd'hui, cette autorité morale que lui reconnaissait la tradition républicaine.

(Suite page 11)

LA GUERRE AVEC SES BLESSÉS LEUR APPORTE UNE MISSION DE RÉCONFORT

Le 21 mars 1915, Raymond et Henriette Poincaré rendent visite aux victimes du raid des zeppelins allemands sur Paris la nuit précédente, à l'hôpital des Dames de France d'Asnières-sur-Seine.





En 1951, Michelle Auriol est au chevet d'un soldat blessé en Indochine.



Sous la III^e République, la question du statut de celles que l'on appelait alors les «présidentes», selon l'usage de donner à l'épouse le titre de son mari, ne se pose pas. Elles sont des mineures juridiques soumises à l'autorité de leur époux et ce jusqu'en 1938. Leur place est légitimée par le mariage et elles font ce que l'on attend d'une épouse de président : recevoir dignement à une époque où

Marie-Louise Loubet ou Jeanne Fallières sont ainsi dénigrées pour leur physique, leur inculture, leur accent du Sud-Ouest, la vulgarité de leurs manières. Attaques infondées, car toutes se sont familiarisées avec les usages mondiaux et protocolaires au fur et à mesure de la carrière de leurs maris, le plus souvent avocats fortunés, et qui, de maire, conseiller général, député, sénateur, président de l'Assemblée nationale, du Sénat ou du Conseil, ont accédé à la magistrature suprême.

Reste que leurs activités se résument à des tâches définies par leur sexe : ménagères de haut vol des résidences présidentielles, visiteuses d'hôpitaux et d'hospices, voire des soldats du front pour Henriette Poincaré pendant la Grande Guerre, ou fondatrices de l'arbre de Noël ou de la crèche de l'Elysée. Elles organisent réceptions et dîners destinés à maintenir le contact entre un président, contraint à négocier sans répit pour obtenir une majorité de gouvernement, et les élites parlementaires et sociales de la nation. Marguerite Lebrun a tenu des carnets où elle a consigné et commenté au jour le jour le mandat de son mari, dernier président de la III^e République, un document inestimable. Michelle Auriol, socialiste militante, résistante et femme très élégante, mondaine et soucieuse de redonner à l'Elysée son lustre d'avant-guerre, a placé dans le bureau de son mari un magnétophone dont les enregistrements, là encore, se sont révélés très précieux pour restituer les débuts – et les débats – de la IV^e République.

La V^e République a doté le président, élu au suffrage universel, de pouvoirs plus importants que ceux de ses prédécesseurs et, par ailleurs, les femmes votent depuis 1944. Elles conquièrent d'autres droits, notamment sous le septennat de

LEURS ACTIVITÉS SE RÉSUMENT À DES TÂCHES DÉFINIES PAR LEUR SEXE : MAÎTRESSES DE MAISON, VISITEUSES D'HOSPICES

l'Elysée est au cœur de la vie mondaine, et où les réceptions de plusieurs milliers d'invités sont fréquentes. Nombre de présidents en seront de leur poche... Il faut démontrer que la République française n'a rien à envier, s'agissant de l'élégance et du protocole, aux monarchies qui l'entourent. La maréchale Mac-Mahon, Cécile Carnot ou Hélène Casimir-Perier, femmes du monde, souvent influentes politiquement, ont été à la hauteur de ces attentes. D'autres, aux origines sociales plus modestes, sont traquées par la presse d'opposition dès qu'elles profèrent une bourde ou transgressent les limites de leur rôle. Coralie Grévy, Berthe Faure,

Giscard d'Estaing. Pour autant, le rôle de la première dame – ce titre leur est parfois donné sous la IV^e République mais ne s'impose qu'à partir des années 2000 – n'évolue pas. A l'exception de Georges et Claude Pompidou, très fusionnels, et qui vont mener ensemble une politique culturelle et un réaménagement de l'Elysée axés sur l'art contemporain, les présidents de Gaulle, Giscard d'Estaing, Mitterrand ou Chirac, féministes ou pas, résidents à l'Elysée ou pas, ne s'interrogent pas sur la place de leurs épouses à leur côté, au-delà du fait qu'il leur paraît indispensable d'être mariés pour satisfaire l'opinion. Et plus que de (*Suite page 12*)



ET PLUS QUE DE LES PROMOUVOIR, ILS LES UTILISENT, COMME DE GAULLE, POUR RESTER EN CONTACT AVEC LES RÉALITÉS MATÉRIELLES DE LA VIE DES FRANÇAIS

les promouvoir, ils les utilisent, comme de Gaulle, pour rester en contact avec les réalités matérielles de la vie des Français – « Tante Yvonne » lui fera prendre conscience de la nécessité d'autoriser la contraception par la loi Neuwirth. Giscard se forge une image familiale à la Kennedy, mais si Anne-Aymone ne peut rivaliser avec Jackie, elle est, contrairement aux idées reçues, celle qui institutionnalise la fonction en réclamant un secrétariat officiel et en respectant des heures de bureau. Danielle Mitterrand est la première à utiliser sa position au service de ses propres engagements politiques. Le soutien de son mari, qui voit en elle une caution de gauche faisant oublier ses origines très « droitières », n'évite pas le scandale. Quant à Chirac, le

rôle de sa femme ne lui a jamais paru nécessaire au-delà de le décharger de tout souci matériel et de gérer la vie domestique de l'Elysée. Ce qu'elle fit à la perfection et sans ménager les deniers de l'Etat, tout en menant une carrière d'élue provinciale et en modernisant son rôle. Toutes sont nées avant 1914 ou 1939, ce qui signifie qu'elles adhèrent encore à des modèles de femmes complémentaires de leurs maris.

Carla Bruni-Sarkozy, née en 1967, est la seule qui a fait carrière et acquis une autonomie financière. Elle sera pourtant la plus traditionnelle, autant pour faire oublier des frasques antérieures que pour protéger sa liberté. Valérie Trierweiler, femme ambitieuse, indépendante et *(Suite page 14)*

En 1961, à l'occasion de la fête du 1^{er} mai, Yvonne et Charles de Gaulle reçoivent à l'Elysée la corporation des forts des Halles venus leur remettre le traditionnel bouquet en présence des reines du muguet.



JOVOY
PARFUMS RARES

EXCLUSIVITE BOUTIQUES JOVOY
PARIS - LONDRES - LE MANS - DOHA - DUBAI

Le 28 mars 1993, législatives obligent, Danielle et François Mitterrand se rendent à Château-Chinon en hélicoptère pour voter.

Carla Bruni-Sarkozy au 10 Downing Street avec Gordon Brown, le 27 mars 2008. Son mari la suit en compagnie de Sarah, l'épouse du Premier ministre britannique.

A la Philharmonie de l'Elbe, le 7 juillet 2017, les couples Trump et Macron sont aux premières loges pour le concert donné à l'occasion du G20.



L'ÉPOUSE DU PRÉSIDENT N'EST PAS LA VICE-PRÉSIDENTE, TOUT FRANCHISSEMENT DE LA LIGNE ROUGE PEUT MODIFIER LA DONNE



de conviction, a tenté d'actualiser la fonction. Mais ses maladresses, la misogynie de l'entourage du président et la fragilité de son couple auquel manquait, aux yeux des Français, la caution du mariage, ont fait le lit de son impopularité.

Au XXI^e siècle, le mariage conditionne toujours la légitimité de l'épouse du président. Seul statut juridique opposable à l'absence de statut constitutionnel, il est invoqué cependant dans une perspective nouvelle, celle du bonheur présidentiel, fondement de la sérénité de son action ! Le président Sarkozy l'avait déjà évoqué, le président Macron en fait une condition non négociable : Brigitte «aura son mot à dire sur ce qu'elle veut être». Une charte formalise désormais «le statut de conjoint du chef de l'Etat» – il n'est plus question

ici de première dame, qualification jugée obsolète et aliénante par Brigitte Macron. Publication tous les mois de son agenda et définition de son rôle public et de ses missions dans la droite ligne de celles qui l'ont précédée : représenter la France aux côtés du président, répondre aux sollicitations des Français, gérer la vie officielle de l'Elysée, soutenir des actions caritatives, culturelles, sociales, médicales, etc. Rien de neuf dans tout cela sinon une institutionnalisation de ce qui était jusque-là un panel d'activités non obligatoires. La disponibilité de Brigitte Macron, retraitée de l'enseignement, lui permet de s'investir dans des domaines qui lui sont chers, l'éducation, le handicap, l'autisme... L'exercice est délicat – il ne faut pas empiéter sur les ministères compétents –, mais pas impossible, d'autant qu'elle jouit d'une popularité, non mesurée par des sondages mais sur laquelle s'accordent les médias.

Reste que l'épouse du président n'est pas la vice-présidente, et que tout franchissement de la ligne rouge peut modifier la donne. Son souhait de ne plus occuper, au nom de l'égalité des sexes et de sa grande proximité avec son époux, la deuxième place dans le protocole, mais de marcher à ses côtés dans les manifestations, a déjà suscité des réactions négatives. Les fantômes de la monarchie sont de retour ! Le lien conjugal et la fusion amoureuse d'un couple peuvent-ils l'emporter, en République, sur l'unicité et l'indivisibilité de l'incarnation présidentielle ? ■

Joëlle Chevé

Joëlle Chevé, historienne, a publié «L'Elysée au féminin, de la II^e à la V^e République. Entre devoir, pouvoir et désespoir», aux éditions du Rocher.

david lucas

LES SALONS DE COIFFURE

DAVID LUCAS PARIS

20, rue Danielle Casanova
75002 PARIS
01 47 03 92 04

HÔTEL DE CRILLON

A ROSEWOOD HOTEL
10 Place de la Concorde
75008 PARIS
01 44 71 15 45

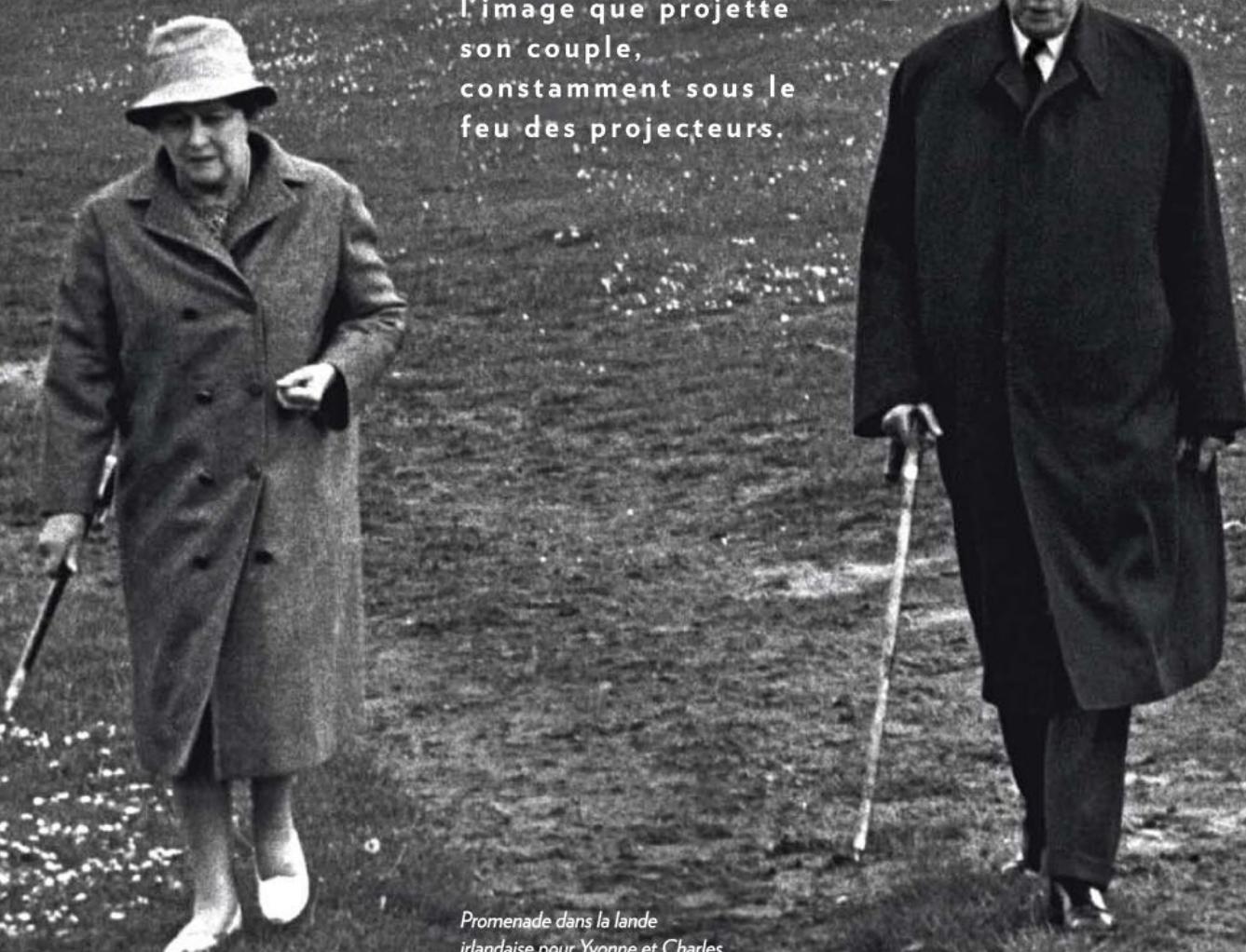
HÔTEL HA(A)ÏTZA

1 Avenue Louis Gaume
33115 PYLA SUR MER
05 56 22 06 06

WWW.DAVIDLUCAS.FR

AFFICHER SON COUPLE

Accéder à la fonction suprême, c'est tirer un trait sur sa vie privée. En 2018 comme en 1960, un président de la République se doit d'être marié. Et la façon dont il se présente aux citoyens est indissociable de l'image que projette son couple, constamment sous le feu des projecteurs.



*Promenade dans la lande
irlandaise pour Yvonne et Charles
de Gaulle, le 14 mai 1969.*

PHOTO ANDRÉ LEFEBVRE

*Claude et Georges
Pompidou chez eux, à Orvilliers dans
les Yvelines, en juin 1969.*

PHOTO FRANÇOIS PAGÈS



De Gaulle et Pompidou, les anciens et les modernes

Trois semaines après avoir quitté le pouvoir, tandis que se déroule la campagne pour l'élection de son successeur, le général de Gaulle s'est réfugié en Irlande. A un mètre de son grand Charles, Yvonne reste silencieuse à ses côtés, attentive, discrète comme toujours.

Avec Claude, Georges Pompidou forme un tandem aussi créatif qu'efficace et dynamique. Entre les deux tours, le candidat à la présidentielle – qu'il remporte le 15 juin 1969 face au centriste Alain Poher – et son épouse prennent le temps de recevoir notre photographe.

Giscard d'Estaing et Mitterrand, un côté old school

La V^e République a bientôt un quart de siècle mais, à l'image, madame est toujours en retrait de son grand homme. En 1981, moins de deux mois avant le premier tour, Valéry Giscard d'Estaing annonce officiellement briguer un second mandat. L'année suivante, François Mitterrand, pose, très force tranquille, debout, la main sur le dossier du siège de Danielle, qui lève vers lui son regard. La même déférence admirative se lit sur le visage de chacune des deux premières dames.



Le 2 mars 1981, Anne Aymone est tout sourire quand VGE déclare qu'il « décide de se présenter pour un septennat nouveau ».

PHOTO JEAN-CLAUDE DEUTSCH

A formal portrait of François and Danielle Mitterrand. François, on the left, is an elderly man with white hair, wearing a dark pinstripe suit, a white shirt, and a red and blue checkered tie. He is looking slightly to his right. To his right, Danielle Mitterrand, a woman with dark, wavy hair, is looking up at him with a smile. She is wearing a dark blue double-breasted jacket over a white blouse. They are standing in an ornate room with gold-colored walls and curtains.

*En mai 1982 à l'Elysée,
François et Danielle Mitterrand
posent pour Paris Match.*

PHOTO MANUEL LITRAN

Chirac et Sarkozy, une décontraction bienvenue

Les temps changent, l'étiquette s'allège, les attitudes se font plus naturelles. En 2002, épaulé par Bernadette, sa fidèle alliée, Jacques Chirac s'apprête à entrer en campagne et pose avec Sumo, son bichon, façon d'adoucir son style et de se montrer proche des gens. Carla et Nicolas Sarkozy, quant à eux, affichent l'amoureuse complicité des jeunes mariés avec l'éclat et le glamour d'un couple de show-business !



En avril 2002, dans les jardins de l'Elysée, portrait de « power couple » avec chien. Objectif affiché : la réélection.

PHOTO DEREK HUDSON



Le 27 avril 2009, à Madrid,
le président Sarkozy et son épouse,
en tenue de soirée, sont attendus
au palais royal de la Zarzuela.

PHOTO CLAUDE GASSIAN

Hollande et Macron, en mouvement

Juste après l'investiture de François Hollande, sa compagne, Valérie Trierweiler, classique en noir et blanc, lui prend le bras sur le perron de la résidence présidentielle. Ils sont le premier couple non marié à l'Elysée, ce qui vaudra à Valérie le surnom de « First girlfriend » dans la presse américaine. Cinq ans plus tard, nouvelle investiture, même modernité et belle égalité. C'est côté à côté et main dans la main que Brigitte – tout en bleu pervenche – et Emmanuel Macron abordent l'enfilade des salons élyséens et les allées du pouvoir.



Le 15 mai 2012, jour de l'investiture de François Hollande à l'Elysée.

PHOTO THIBAULT CAMUS

Le 14 mai 2017, Brigitte Macron, une première dame assumée.

PHOTO SÉBASTIEN VALIELA



*Le Premier ministre
du Luxembourg, Xavier
Bettel, et son mari,
Gauthier Destenay, à Paris,
en novembre 2017.*



GAUTHIER DESTENAY MONSIEUR & MONSIEUR

Premier homme parmi les « femmes de », le mari de Xavier Bettel, chef du gouvernement luxembourgeois, affiche une simplicité rafraîchissante. Il se confie pour la première fois.

PAR MARIANA GRÉPINET

Pour parler de la première dame française, il utilise son prénom, avant de se reprendre et d'évoquer sa « belle amitié » avec « Mme Macron ». Parce qu'il est marié à Xavier Bettel, Premier ministre du Luxembourg, Gauthier Destenay, 37 ans, est entré dans le cercle fermé des « premières dames ». Les Anglo-Saxons ont trouvé un terme pour le désigner : First Gentleman. Il n'aime pas trop. « Je suis le mari du Premier ministre. Tout simplement. Ici, au Luxembourg, on a déjà une

autres, de Melania Trump et de Brigitte Macron – qu'il a rencontrée en 2016, pendant la campagne présidentielle française et revue plusieurs fois en marge de voyages officiels –, il visite le musée Magritte, une maroquinerie de luxe et les serres royales. Le soir, invité par la reine Mathilde, il dîne avec les premières dames au château de Laeken. Seul homme au milieu de neuf femmes (ci-dessous). « On a parlé de l'actualité, échangeant nos points de vue, raconte-t-il. J'ai appris des choses, notamment sur le harcèlement sur Inter-

belle, ça suffit », explique-t-il, démontrant un subtil sens de la communication. Son époux est le premier dirigeant de l'Union européenne marié à une personne de même sexe. Avant lui, en 2010, pour la première fois dans l'histoire, un chef d'Etat convolait en justes noces gays. Il s'agissait de Johanna Sigurdardottir, alors Première ministre islandaise. Elio Di Rupo, Premier ministre belge en poste de 2011 à 2014, avait, lui aussi, publiquement assumé son homosexualité, mais n'était pas marié. Lorsque Gauthier Destenay rencontre Xavier Bettel en 2007, ce dernier n'est alors que simple député. En 2010, ils se sposent. « Pour moi, c'était une certaine sécurité par rapport à notre situation », rappelle-t-il. Maire de la ville de Luxembourg, Bettel est désigné Premier ministre en octobre 2013. Huit mois plus tard, son pays devient le 11^e de l'U.E. à autoriser le mariage et l'adoption pour les couples homosexuels.

« C'est un hasard du calendrier, insiste Gauthier Destenay. La loi avait été préparée sous l'ancien gouvernement et mise en attente le temps que le nouveau soit nommé. Il aurait été injuste pour tous les couples qui voulaient en profiter de patienter sous prétexte que certains pourraient reprocher à Xavier

de faire passer le mariage gay parce qu'il était lui-même concerné. » Le 15 mai 2015, les deux hommes se marient, devant plus de 250 invités. « Je le lui avais demandé dès 2012, confie Gauthier Destenay. On savait que la loi allait arriver... Je crois que c'est dans mon éducation, j'ai toujours eu envie de me marier. » Architecte, né en Belgique de parents pharmaciens, il continue d'exercer. Il prend sur ses congés pour accompagner son époux et a la chance d'avoir, dit-il, « des associés très compréhensifs ». Ses faits et gestes ne sont pas décortiqués comme ceux de la première dame française. « Il n'y a pas la même attente chez nous, pas la même pression. Pas de paparazzis ! précise-t-il. Nous vivons chez nous. Nous n'avons pas eu à déménager. » Il continue aussi à se balader seul dans les rues de la capitale. Jamais il ne s'est senti mal à l'aise dans une cérémonie officielle ou un sommet international : « J'y vais sans me poser de questions, sans me dire qu'il y a un message à faire passer. Mais si ça peut contribuer à faire évoluer les mentalités, tant mieux. » Pour le soixantième anniversaire de la signature du traité de Rome, il a été convié au Vatican par le pape, comme les conjoints des 26 autres dirigeants de l'Union européenne. Beaucoup y ont vu un signe d'ouverture. « Je vis des rencontres et des événements incroyables, conclut Gauthier Destenay. Parfois j'ai presque envie de me pincer pour vérifier que tout ça est bien réel. » ■



première dame, la grande-ducasse Maria Teresa et loin de moi l'idée de lui prendre sa place. » A défaut d'un statut officiel, Gauthier Destenay mise sur le relationnel. « Toutes ces réunions, ces événements où je suis invité me permettent de créer des liens avec les épouses, nous confie-t-il. Ça peut aider aux relations entre les différents pays... » Le monde l'a découvert en mai dernier, lors du sommet de l'Otan organisé à Bruxelles. Ce jour-là, aux côtés, entre

net, un sujet qui tient à cœur à Mme Trump. » En rentrant à l'hôtel le soir, ravi de cette journée, il se rend compte qu'il a été coupé sur les premières photos de groupe publiées dans la presse belge. « Je me suis dit que je n'aurais pas de souvenirs de ce moment, note-t-il philosophe. Mais les images non recadrées ont fait le tour du monde dans la nuit. Le lendemain matin, on a réalisé le buzz que ça avait créé. » Les chaînes internationales le sollicitent. « On a tout refusé. L'image était tellement positive que j'avais peur que des interviews ne viennent la gâcher et agaçant les gens. La photo est très



A CHACUNE UN STYLE

Certaines sont plus douées, mais toutes doivent très vite marquer les esprits. Qu'il s'agisse de renouveler la déco, de dicter les menus en cuisine, de partir en mission ou juste de mettre en valeur son mari, chacune impose sa couleur.





Tentures anciennes et scènes mythologiques ? Très peu pour elle ! A son arrivée à l'Elysée, Claude Pompidou, en amatrice éclairée, se fait chanter de la modernité. Elle invite Pierre Paulin à créer le mobilier de certains salons de la résidence présidentielle. Au mur, se côtoient les œuvres de Nicolas de Staël, Maurice Estève, Serge Poliakoff ou encore Victor Vasarely.

PHOTO PATRICE HABANS

*Dans un salon de l'aéroport d'Orly,
en mars 1961, Yvonne de Gaulle
est sagement assise avec Pauline M'ba,
la femme du président du
Gabon en voyage officiel en France.*



*Août 1995 : en tailleur rose dans les
cuisines du palais, Bernadette
Chirac est en pleine discussion avec
Joël Normand, le chef de l'Elysée.*



En juillet 2007, dans l'avion qui ramène en France les cinq infirmières bulgares et le médecin palestinien détenus pendant huit ans en Libye et dont elle a obtenu la libération, Cécilia Sarkozy écoute le témoignage de l'une d'entre elles, Kristiana Valtcheva.



Le 18 juillet 2009, à l'occasion du concert donné pour les 91 ans de Nelson Mandela, Carla Bruni-Sarkozy et le musicien anglais Dave Stewart se produisent ensemble sur la scène du Radio City Music Hall, à New York.

SOBRE, DYNAMIQUE,
DIRECTIVE OU... ARTISTE,
ELLES SONT
LE CONTREPOINT DE
LA PRÉSIDENCE



*Ils viennent de se poser en Équateur
ce 11 octobre 1989. Sous le regard un tantinet
réprobateur de François Mitterrand,
Danielle ne parvient pas à étouffer le fou-
rire qui l'étreint durant la cérémonie d'accueil
à l'aéroport de Quito.*

DANIELLE MITTERRAND L'insoumise

PAR VALÉRIE TRIERWEILER

«
Pourquoi voulez-vous que je sois quelque chose qui n'existe pas ? » La réponse est cinglante, ça ne loupe pas, comme à chaque fois qu'un journaliste la nomme « première dame de France ». Des années plus tard, il n'est pas davantage question d'accepter « ex-première dame de France », sa fureur ne s'est pas atténuée avec le temps. Elle était ainsi Danielle Mitterrand, une résistante de la première heure, une insoumise avant l'heure, une visionnaire du bonheur. « Lui c'est lui, moi c'est moi » aurait pu être inventé pour elle, voire par elle tant sa personnalité était affirmée.

En mars 1981 déjà, alors que François Mitterrand mène campagne tambour battant, « Madame » (comme elle aurait détesté cette appellation !) s'active pour monter une exposition sur... le Salvador. « Il n'y a pas de temps à

perdre, des centaines de gens meurent tous les jours », justifie-t-elle. Elle assiste bien sûr à quelques meetings, mais hors de question pour elle de monter sur l'escale. « C'est lui, le candidat, pas moi. » Avant même l'élection, cette femme hors du commun sent le piège qu'elle empêchera de toutes ses forces de se refermer sur elle. Danielle Mitterrand se bat depuis des années pour les droits de l'homme et pour les plus démunis à travers le monde, pas question de renoncer à ce qu'elle est, aux valeurs qu'elle défend, à sa liberté. Bien sûr, chacun se souvient de son apparition à Château-Chinon, au soir du 10 mai 1981, aux côtés de son mari, devenu quelques minutes plus tôt président de la République. Elle est là, souriante, tandis qu'une autre pleure devant sa télévision, dans son appartement parisien avec, auprès d'elle, une petite fille prénommée Mazarine qu'il faut coucher.

Danielle Mitterrand n'est pas seulement une résistante, elle est avant tout une combattante. Une injustice vécue enfant a fait d'elle une femme engagée pour l'éternité. En 1940, son père, Antoine Gouze, principal de collège à Villefranche-sur-Saône, refuse de donner le nom des enfants juifs de son établissement au régime de Vichy. Il est aussitôt révoqué et chassé, la famille se retrouve sur les routes de l'exode et se réfugie à Cluny. Alors qu'elle n'a que 17 ans, Danielle devient agent de liaison. C'est ainsi que son chemin croisera celui d'un certain François « Morland ». Le jour de leurs noces, le

28 octobre 1944, il l'entraîne dans une réunion politique. Elle porte encore sa robe de mariée. Elle n'a pas 20 ans qu'il est déjà ministre : « Je l'ai suivi de bureau en bureau jusqu'à celui de l'Elysée. C'était le destin. » Mais le destin ne lui imposera pas ce qu'elle ne veut pas.

« Je ne suis pas une potiche », déclare-t-elle. La phrase est tolérée en 1981, elle paraît si moderne. En 2012, elle ne l'est plus. La potiche est de retour. La modernité a fait marche arrière. Une femme à l'Elysée ça ferme sa gueule, une femme à l'Elysée ça ne pense pas, une femme à l'Elysée, ça ne travaille pas. Danielle Mitterrand n'a jamais ravalé la moindre de ses opinions, y compris lorsqu'elles étaient en contradiction avec celles de son mari. Que va-t-elle faire désormais de cette vie à l'Elysée ? Elle accepte le protocole puisque c'est ainsi, mais c'est rue de Bièvre qu'elle décide de dormir chaque soir. Même si, celui qu'elle a épousé, décidément pour le meilleur et pour le pire, rentre ailleurs. Elle accepte leur pacte : à chacun sa vie privée. Mais au prix de quelles souffrances ?

Danielle Mitterrand érige ses propres barricades face à la déferlante provoquée par la victoire de son mari. Elle détecte aussitôt les courtisans, déteste l'establishment et se délecte de son surnom, « l'emmerdeuse ». Elle impose ses choix, repousse les murs. La petite Danielle a remisé sa timidité. Un (*Suite page 32*)

Elle s'invente un autre monde, devance les altermondialistes. Et tant pis si le Quai d'Orsay s'étrangle lors de ses prises de position jugées iconoclastes

bureau à l'Elysée, d'accord mais elle le fait décorer à son goût. Des secrétaires ? Très bien, à condition qu'elles soient formées à répondre selon ses propres convictions. A ce moment-là, pas de polémique sur le nombre de collaborateurs, ni sur les moyens alloués... Mais très vite l'épouse du président s'ennuie dans ce palais doré dans lequel elle ne se sent pas les mains libres. Choisir la couleur des nappes et des fleurs ou composer les menus, très peu pour elle.

Elle transforme ses différentes associations en une fondation baptisée France Libertés. Y a-t-il plus beau nom ? Des bureaux sont pris en dehors du palais de l'Elysée, loin de sa pesanteur et de ses lourdeurs. Elle s'invente un autre monde, devance les altermondialistes. Et tant pis si le Quai d'Orsay s'étrangle lors de ses prises de position jugées iconoclastes. Elle s'affiche ouvertement anti-américaine, prend fait et cause pour Fidel Castro, le dirigeant cubain. Fichtre ! Et ce n'est pas fini, elle accueille le dalaï-lama, insiste pour recevoir Nelson Mandela à sa fondation, avant même que le président de la République ne le rencontre. Elle défend les Kurdes et les résistants iraniens, rend visite aux Sahraouis. Une cause oubliée, une communauté menacée, une lutte à embrasser, c'est pour elle. A plusieurs reprises, l'incident diplomatique est frôlé. Il arrive qu'elle contacte directement des chefs d'Etat. Elle pratique le droit d'ingérence avant même que le terme ne soit inventé. Et, comme si cela ne suffisait pas, Danielle Mitterrand prend des positions politiques



nationales, reproche aux socialistes de ne pas être suffisamment à gauche, de s'éloigner du peuple, attaque Charles Pasqua et Jacques Chirac.

Diable ! Quelle première dame a pu s'exprimer de la sorte depuis ? Quelle première dame a pu faire avancer tant de causes ? Laquelle n'a pas été cantonnée à l'organisation de bonnes œuvres nationales ? Danielle Mitterrand a forcé une porte qui s'est aussitôt refermée, devenant plus lourde encore. Lorsqu'elle publie « Le livre de ma mémoire » (éd. Jean-Claude Gawsewitch) en 2007, la voilà qui s'agace sur les plateaux télévisés

d'être questionnée sur François Mitterrand : « Je n'ai pas écrit un livre sur François, mais sur moi. Oui j'ai eu l'outrecuidance d'écrire sur moi ! » Lui a-t-on reproché d'être une personne à part entière ? D'entretenir son utopie d'un monde meilleur ? L'indignée s'est battue pour les autres parce qu'il en allait aussi de sa propre survie. Elle a refusé l'ombre dans laquelle elle aurait dû se fondre, elle a assumé ses pas de côté. Depuis, la marge de manœuvre de la première dame n'a cessé de se réduire. Trente-six ans après Danielle Mitterrand, seule la longueur des jupes fait débat, plus une seule mèche de cheveux ne doit bouger. Vivement hier ! ■

Valérie Trierweiler

LE BEAU
AURA
TOUJOURS
RAISON

Cinna™





Quand les chefs d'Etat et de gouvernement négocient les affaires du monde, leurs femmes jouent les diplomates glamour. Populaire et engagée, voire conseillère de l'ombre, chacune assure un rôle essentiel auprès d'un leader. Avant-gardistes sur les questions de société, à l'écoute des sans voix, les premières dames n'ont aucune fonction officielle, mais on attend tout d'elles.

ELLES FONT LE JOB



En marge du sommet du G20 de juillet 2017, à Hambourg, plusieurs premières dames posent de façon informelle sur le balcon de la mairie.

De g. à dr. : Sophie Grégoire Trudeau (Canada), Brigitte Macron, Melania Trump, Juliana Awada (Argentine), Angélica Rivera de Peña (Mexique), avec sa fille Regina.

PHOTO MICHAEL GOTTSCHALK

*Sortie de messe mouvementée
pour Charles et Yvonne de Gaulle venus
avec leur petit-fils Yves (en ht à dr.),
à Colombey-les-Deux-Eglises, ce dimanche
30 août 1970. Le général n'est plus
président, mais l'enthousiasme perdure.*

PHOTO MICHEL ARTAULT





BAINS DE FOULE ET POIGNÉES DE MAIN RÉVÉLENT LEUR POPULARITÉ

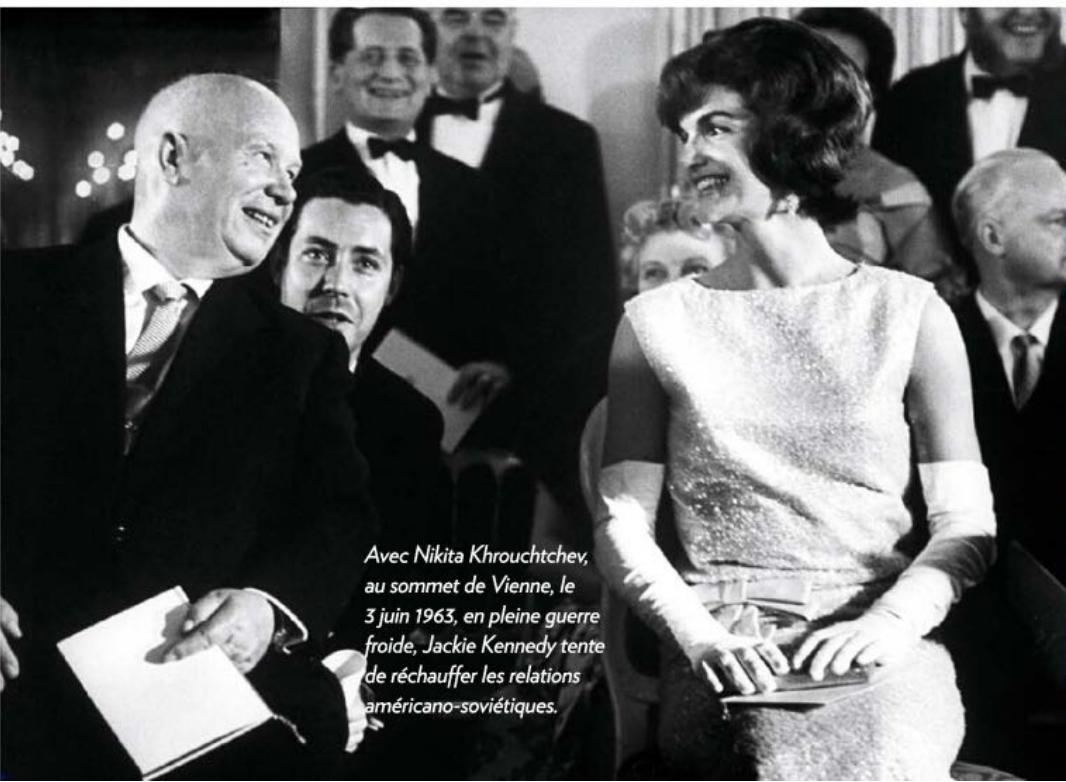
Quelques jours à peine après l'élection de son mari, premier G7 pour Brigitte Macron, ici dans les rues de Catane, en Sicile. Très à l'aise, elle va au-devant des passants dont elle suscite l'engouement.

PHOTO SÉBASTIEN VALIELA



Brigitte Macron visite la grande mosquée Cheikh Zayed d'Abu Dhabi le 9 novembre 2017.

DANS LA LUMIÈRE, ON NE REGARDÉ QU'ELLES



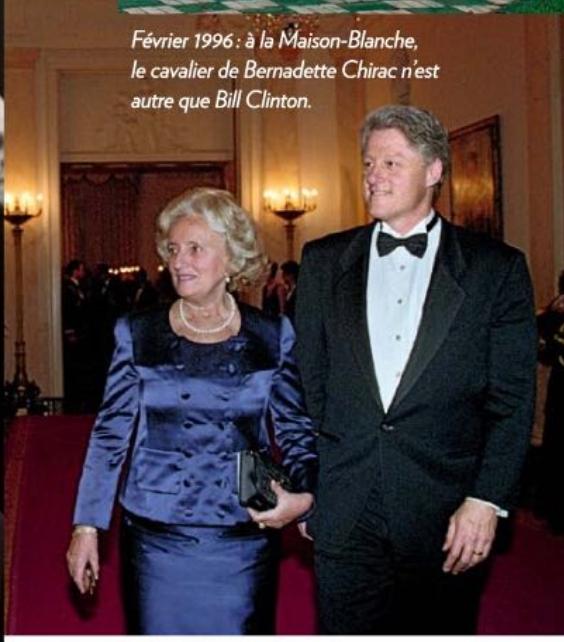
Avec Nikita Khrouchtchev, au sommet de Vienne, le 3 juin 1963, en pleine guerre froide, Jackie Kennedy tente de réchauffer les relations américano-soviétiques.



15 mai 1972 : Claude et Georges Pompidou reçoivent la reine Elisabeth II au château de Versailles.



Valérie Trierweiler avec la princesse Salma du Maroc à Casablanca, en avril 2013.



Février 1996 : à la Maison-Blanche, le cavalier de Bernadette Chirac n'est autre que Bill Clinton.



Carla Bruni-Sarkozy et Line Renaud ensemble contre le sida, le 18 janvier 2013, à la Fondation Pierre Bergé.



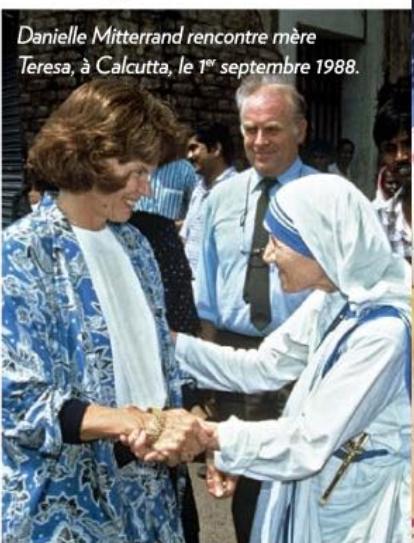
Dans un centre de transfusion, à Paris, le 6 juillet 1978, Anne-Aymone Giscard d'Estaing soutient le don de sang.



Bernadette Chirac à bord d'un avion militaire avec Philippe Douste-Blazy, ministre des Affaires étrangères, le 7 avril 2006. Elle se rend à Kaboul pour inaugurer l'Institut médical français pour l'enfant, dont elle a suivi le projet.

EN COULISSES, AU SERVICE DES AUTRES

Des grands de ce monde aux laissés-pour-compte, elles assurent sur tous les fronts. Protocole, allure, sollicitude, générosité, elles donnent sans compter. Tour à tour ambassadrices d'une nation ou d'une grande cause.



Danielle Mitterrand rencontre mère Teresa, à Calcutta, le 1^{er} septembre 1988.



Pour le lancement du 4^e plan autisme, le 6 juillet 2017, Brigitte Macron fait visiter l'Elysée à de jeunes autistes.

La magie de Brigitte

Elle a réussi, en un temps record, à se mettre tout le monde dans la poche. Avec son sourire, son naturel, son empathie ajoutés à un amour indéfectible pour Emmanuel, Brigitte Macron donne à tous l'envie d'aimer et d'être bien.

PAR MARIANA GRÉPINET

«
O n est maquillées comme des camions, c'est pour les photos», plaisante Brigitte Macron en poussant la porte du bureau de ses deux conseillers, tenant par la main sa petite-fille Elise, qui joue les timides. Ce jour-là, pour le Noël de l'Elysée, six de ses sept petits-enfants accueillent, avec les 500 autres jeunes invités, les Kids United. «On a répété les chansons toute la matinée», s'amuse la première dame, qui connaît désormais par cœur «On écrit sur les murs», le tube du groupe star des cours de récré françaises.

Brigitte Macron est une grand-mère comblée et (presque) comme les autres. Elle ne peut vivre sans sa tribu. Ses mercredi et vendredi après-midi lui sont réservés. Et dès que son époux est en déplacement à l'étranger, elle en profite pour voir sa fille Tiphaine. «En fait, première dame, ce n'est que 10 % de mon temps», nous glisse-t-elle en caressant les cheveux d'Elise. Sa famille s'est agrandie à toute allure. «En onze ans, on est passés de 5 à 15 autour de la table», sourit-elle. Et voilà que Nemo débarque à son tour. C'est avec Emma et Thomas – les aînés de son autre fille, Laurence –, qu'elle avait repéré, à la SPA d'Hermeray, ce labrador croisé de griffon noir, abandonné du côté de chez François Hollande, à Tulle. Elle le promène le soir dans les rues de Paris. «Les gens lui disent: "Bonjour Nemo"», s'étonne-t-elle, encore surprise de l'engouement pour l'animal.

Quant à sa propre popularité... A l'inverse de celles qui l'ont précédée, Brigitte Macron semble douée pour le bonheur. Et déterminée à rompre la malédiction de l'Elysée. La presse française – et étrangère – a admiré et salué ses premiers pas. Un sans-faute. Du Maroc à Abu Dhabi, en passant par le Luxembourg, partout on assiste à la même «brigittemania». Dans le monde entier les gens la reconnaissent et la saluent. «En Grèce, en septembre, le bain de foule avec le président était démentiel», assure Pierre-Olivier Costa, un des deux collaborateurs de Brigitte Macron. Quitte à donner des sueurs froides aux services de sécurité... «Le plus fou, c'était en Autriche, au mois d'août, poursuit ce conseiller, un ancien de la mairie de Paris passé par le Centre national

du cinéma et le Centre Pompidou. Les Autrichiens reconnaissaient davantage Brigitte que la femme de leur chancelier, qui visitait Salzbourg avec elle!» Les premières dames de passage à Paris sollicitent toutes un rendez-vous. Plus d'une cinquantaine de demandes lui sont déjà parvenues depuis mai 2017. Elle a reçu l'Afghane Rula Ghani venue en Europe sans son mari, a déjeuné avec l'Ivoirienne Dominique Ouattara. Brigitte, qui préfère faire découvrir la France plutôt que prendre le thé au palais, joue avant tout les guides: elle a amené Martine Moïse, première dame de Haïti, au Louvre, s'est rendue à l'exposition consacrée à Christian Dior au musée des Arts décoratifs avec la libanaise Nadia Aoun, a admiré les chefs-d'œuvre de l'art baroque de Bogota en compagnie de la Colombienne Maria Clemencia Rodriguez de Santos.

Au fil des mois, Brigitte Macron, la «part non négociable» du 8^e président de la V^e République, impose sa marque et son style. A l'Onu, à New York, en septembre dernier, elle n'a pas hésité à bousculer le protocole, refusant d'être placée derrière son mari «telle une potiche». «Ce n'est pas la place d'une épouse», a tonné Brigitte qui a demandé à être assise à ses côtés ou ailleurs dans la salle. «Elle a tenu bon, elle fait progresser les esprits et la cause des femmes», s'enflamme son conseiller.

Les Français l'adorent et lui écrivent: plus de 150 lettres par jour lui parviennent, toutes lues et traitées avec attention. A l'inquiétude, au vertige même des débuts, a succédé le plaisir. Si elle n'aime toujours guère le terme de «première dame» – elle ne se sent ni première ni dame –, elle est restée libre. Elle sort tous les jours, pour se promener... et pour travailler. Car Brigitte aime débattre avec ses collaborateurs en marchant. Et il suffit de consulter son agenda, publié à posteriori sur le site de l'Elysée, pour réaliser qu'elle reste, comme elle le dit, «en contact avec la réalité».

Il y a ces start-up qu'elle visite comme Constant & Zoé, qui fabrique des vêtements pour handicapés. Pendant deux heures, elle discute avec la fondatrice et quatre personnes directement concernées dont Louna, une étudiante tétraplégique venue avec son beau-père, et David, infirme moteur cérébral qui s'exprime avec une tablette vocale. Il y a ces associations (*Suite page 43*)

Anne-Aymone Giscard d'Estaing et Claude Pompidou, en 1977, à l'Opéra Garnier.



Hillary Clinton et Bernadette Chirac, à Washington, en 1996.



Brigitte Macron et Melania Trump, le 13 juillet 2017, sur le parvis de Notre-Dame, à Paris.

CES DAMES ENTRE ELLES

Michelle Obama et Carla Bruni-Sarkozy, à Strasbourg en 2009.



Carla reçoit Valérie Trierweiler à l'Elysée, le 15 mai 2012 pour la passation de pouvoir.



*Mercredi 16 novembre 2016.
Emmanuel Macron vient d'annoncer
sa candidature à la présidentielle.
Dans leur nouveau QG de
campagne du XV^e arrondissement, à
Paris, Brigitte est là pour l'épauler.*



UN SOUTIEN SANS FAILLE



*Valéry et Anne-Aymone Giscard
d'Estaing en route pour Strasbourg,
durant la campagne de 1981.*



*Barack Obama passe un nez
à un « dîner d'Etat » des enfants,
organisé par Michelle à la
Maison-Blanche, le 20 août 2012.*



*Carla Bruni-Sarkozy dans les appartements
privés à l'Elysée, le 10 mars 2008, est plongée
dans les préparatifs du dîner officiel en l'honneur
de Shimon Peres, président d'Israël.*

qu'elle rencontre, Women Safe, qui vient en aide aux femmes victimes de violences à Saint-Germain-en-Laye, la Maison des femmes à Saint-Denis, l'Association européenne contre les leucodystrophies à Laxou, Une luciole dans la nuit, qui accompagne les personnes atteintes d'un cancer... Elle s'est aussi rendue au centre d'essai de fauteuils roulants de l'hôpital Raymond-Poincaré, à Garches, et chez TEDyBEAR, une structure d'accueil pour enfants autistes. A chaque fois, Brigitte arrive très préparée, elle dialogue avec le personnel et ceux qui bénéficient du soutien de la structure. Sans aucun média, pour avoir le temps et ne pas briser la sincérité des rencontres. La première dame choisit ses thématiques : femmes, handicap, éducation, enfance.

Soucieuse de ne pas gêner les ministres, elle entretient des liens étroits avec Sophie Cluzel, secrétaire d'Etat chargée des Personnes handicapées, Marlène Schiappa, secrétaire d'Etat à l'Egalité entre les femmes et les hommes et Agnès Buzyn, ministre des Solidarités et de la Santé. Elle a également vu Muriel Pénicaud (Travail), Françoise Nyssen (Culture), Nicole Belloubet (Justice) et Mounir Mahjoubi (Numérique). Brigitte Macron veut aider, se rendre utile, gérer ce que les ministres n'ont pas le temps de traiter. « Nous ne sommes pas du tout en concurrence. C'est un atout qu'elle s'engage et c'est même moi qui la sollicite, assure Marlène Schiappa. Elle a conscience de ce qu'elle déclenche... » Brigitte Macron se voit comme « un levier d'action supplémentaire, ni dans le gouvernement ni dans l'associatif, capable de trouver des solutions sur des zones non défrichées », expliquent ses proches. Parfois la solution vient par la visibilité, par le simple fait d'en parler. Mais Brigitte veut aussi aller plus loin et, à l'instar de son mari, « faire ». Plusieurs pistes sont à l'étude. La première dame souhaite rester discrète sur ses projets et ne pas en parler avant que les choses se soient concrétisées.

E lle aimerait aider les familles de l'unité de médecine palliative pour enfants de l'hôpital Necker. Les responsables avaient écrit à de nombreuses personnalités, aucune ne leur avait jusqu'alors répondu. Brigitte, elle, y est allée deux fois. D'abord pour rencontrer l'équipe soignante et les enfants hospitalisés. Puis pour distribuer des cadeaux de Noël. Ce qui manque ici, c'est une maison de répit, pour permettre aux enfants en fin de vie d'être accompagnés jusqu'au bout par leur famille. Les mécènes manquent à l'appel. Brigitte a décidé de contribuer à organiser un tour de table pour financer cette maison indispensable. Autre injustice contre laquelle elle s'est mobilisée, avec les médecins de l'hôpital de Garches : le cancer du sein des femmes en fauteuil roulant. Parce qu'il faut pouvoir se tenir debout pour passer une mammographie, ce qu'elles ne peuvent faire, elles ont trois fois plus de risques de développer ce type de cancer. Seuls deux laboratoires en France, tous deux situés à Paris, disposent de machines adaptées. La première dame a rencontré la présidente de la Mutualité française, qui n'avait

pas conscience de ce problème et a promis de se pencher dessus. Un autre projet en route concerne la santé et l'alimentation des enfants. Une étude du Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc) montre que 30 % des enfants ne prennent pas de petit-déjeuner chaque matin. Les collaborateurs de Brigitte ont donc pris contact avec les représentants de la filière fruits et légumes pour leur demander s'ils seraient partants pour une opération d'envergure nationale.

« On a un quinquennat pour résoudre quelques problèmes », conclut Pierre-Olivier Costa. Elle ne veut ni compte Twitter ni Instagram. « Ce n'est pas notre rythme, on est dans le temps long », se justifie-t-elle. Certains la poussent à voir plus grand. « Vous êtes une des rares femmes à même de pouvoir porter un sujet au niveau mondial, nous avons besoin de vous », l'a ainsi exhortée Jim Yong Kim, le président de la Banque mondiale. Michel Sidibé, le directeur exécutif d'Onusida, lui a parlé de l'importance de l'éducation des filles dans la lutte contre le VIH. A Lausanne, en juillet dernier, le président du Comité international olympique a souhaité déjeuner avec elle. Toujours bonne élève, elle s'est aussitôt plongée dans le dossier de candidature de Paris pour les JO.

Si elle s'est glissée dans les pas d'une Michelle Obama sur la scène internationale, Brigitte Macron peut aussi se revendiquer l'héritière de Bernadette Chirac, qui fut une maîtresse de maison hors pair à l'Elysée. Pendant douze ans, elle a œuvré pour que cet hôtel particulier du XVIII^e siècle soit « un reflet de l'art de vivre à la française ». A son exemple, Brigitte ne laisse rien au hasard. Elle s'est intéressée au savoir-faire des 800 personnes qui y travaillent, des cuisiniers aux lingères en passant par les standardistes et les jardiniers. Et puis elle s'est approprié les lieux. Le palais a certes une histoire ancienne, mais il n'est pas figé. Brigitte a libéré les fenêtres et fait entrer la lumière. Elle s'y sent bien. Elle passe voir son mari dans son bureau. Celui-ci lui réserve une soirée entière par semaine – ils sortent souvent au théâtre –, ainsi que le samedi soir. Et lorsqu'il n'est pas pris par ses obligations, il dîne avec elle aux alentours de 22 heures.

Comme toutes les autres avant elle, Brigitte Macron surveille son look. Taille 36, jambes fuselées perchées sur des talons aiguille, elle aime les jeans (en particulier le Scarlett d'Acquaverde, une marque française). Mais... « Tu es plus Vuitton que Dior », a déclaré son amie Delphine Arnault, directrice générale adjointe de Louis Vuitton, pendant la campagne présidentielle. Et elle lui a présenté le créateur de la marque, Nicolas Ghesquière. Brigitte apprécie ses robes qui lui arrivent au-dessus du genou. En Chine, températures négatives obligent, elle a tout misé sur les manteaux et porté six modèles différents en moins de quarante-huit heures ! Par une habile alchimie, entre maturité des traits, jeunesse de la silhouette, modernité du style et classicisme des manières, Brigitte Macron a réussi à incarner et fédérer les générations. Un atout essentiel pour son président de mari. ■

Mariana Grépinet

ELLE VEUT SE RENDRE UTILE, GÉRER CE QUE LES MINISTRES N'ONT PAS LE TEMPS DE TRAITER. « NOUS NE SOMMES PAS DU TOUT EN CONCURRENCE. C'EST UN ATOUT QU'ELLE S'ENGAGE », ASSURE MARLÈNE SCHIAPPA



Le 27 avril 2017, dans le bureau Ovale, lors d'une rencontre avec le président argentin, Mauricio Macri. Melania tient parfaitement la pose, mais semble bien lointaine devant la nuée des photographes.



MYSTÉRIEUSE MELANIA

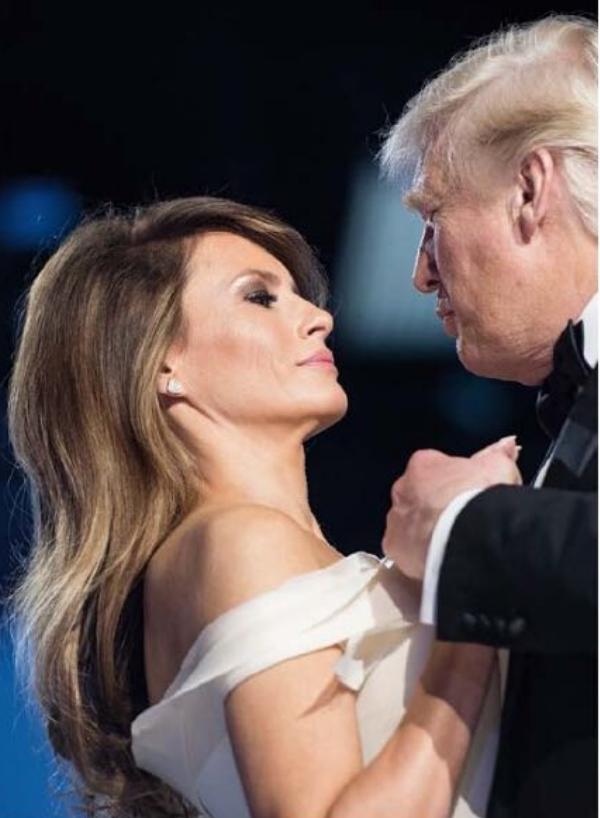


Depuis qu'elle a endossé les habits de First Lady, Mrs. Trump intrigue l'Amérique et au-delà. Les rumeurs les plus alarmistes circulent à son sujet, elle serait déprimée, malheureuse... Les révélations du livre de Michael Wolff, « Fire and Fury » (« Feu et fureur »), sur l'élection de son mari lèvent le voile sur une partie de l'énigme : la Maison-Blanche, elle n'en voulait pas.

QUE FAIT MELANIA ? Le sujet est tabou à la Maison– Blanche

PAR NICOLE BACHARAN ET DOMINIQUE SIMONNET

*Pas de deux distancié, ce 20 janvier 2017,
pour l'investiture de Donald Trump lors du
Freedom Ball, bal de la liberté.*



Et-elle réelle ? A la voir se profiler, apathique derrière son mari de président, le visage figé, le geste mécanique, on songe un instant à ces androïdes fabriqués en Asie qui nous annoncent un futur déconcertant. Etrange et fascinante Melania... Ses apparitions, comme on dit des spectres, interrogent et dérangent. On l'a aperçue, posée comme une figurine au cœur des cérémonies officielles. On l'a regardée descendre la passerelle d'Air Force One en vertigineux talons aiguille, distribuant des sourires forcés. On l'a découverte, fantomatique, à la Maison-Blanche, inaugurant les fêtes de Noël au milieu de branches mortes dans un décor de Belle au bois dormant.

D'où vient ce malaise ? Qu'est-ce qui la rend impénétrable ? Pour les uns, Melania Trump est une première dame malheureuse, enfermée dans un rôle qu'elle ne veut pas ou ne peut pas assumer. Lors de la prestation de serment, alarmés par son visage triste, des fans avaient brandi des panneaux

compatissants : « Melania, si tu as besoin d'aide, cligne des yeux deux fois ! » Pour d'autres, cette femme-là a simplement obtenu ce qu'elle a toujours souhaité. Melania Knavs, née en Slovénie en 1970, a assurément suivi une trajectoire que beaucoup lui envient. Grâce à sa silhouette longiligne et à ses yeux de chat, elle s'est extraite, dès l'âge de 16 ans, de son milieu proche de la nomenklatura communiste, pour les feux du mannequinat à Londres, Paris, Milan, et New York où elle a rencontré, en 1998, Donald Trump. Mariée en 2005, mère en 2006, elle a vite adopté la vie plaquée or de la star de téléréalité. Mais la Maison-Blanche... c'est une autre histoire qu'elle n'avait peut-être pas souhaitée.

Pendant la campagne électorale déjà, on la jugeait rigide, mal à l'aise, handicapée par son statut d'immigrée et son accent d'Europe de l'Est très prononcé. Sa première intervention publique, durant l'été 2016, se révéla un mauvais plagiat d'un discours de Michelle Obama. Potiche, Melania ? Certains conseillers de Donald Trump le crurent et la reléguèrent en coulisses jusqu'à ce qu'ils aient besoin d'elle pour soutenir le candidat soupçonné d'agressions sexuelles. Le visage dur, déterminé, Melania affronta les caméras et montra ses griffes pour défendre son mari. Et le soir de la victoire, elle rejoignit docilement la brochette de créatures artificielles et splendides qui constitue l'écurie Trump – jambes interminables, courbes affriolantes, sourire immaculé –, participant volontiers à la promotion d'une image plutôt rétrograde de la femme.

Comme toutes les premières dames, la voilà chargée d'une mission impossible. On attend d'elle tout et son contraire : qu'elle représente son pays sans avoir de statut, qu'elle assume une charge publique sans faire de politique, qu'elle soit bonne épouse, bonne mère, bonne conseillère mais pas éminence grise... Bref, qu'elle se tienne à la fois dans l'ombre et la lumière. Parmi les 47 First Ladies qui l'ont précédée, certaines ont brillé (Eleanor Roosevelt, Jackie Kennedy, Hillary Clinton, Michelle Obama), d'autres se sont étiolées. Qui se souvient de Letitia Tyler,



Le couple présidentiel affiche une humeur maussade le jour de la prise de fonction de Donald Trump, à Washington.

recluse au premier étage de la résidence présidentielle, qui y mourut en 1842, une Bible à la main ? Ou de Jane Pierce, surnommée « l'ombre de la Maison-Blanche » (1853-1857), qui errait dans les couloirs vêtue de noir ? Même la redoutable Nancy Reagan a avoué avoir souvent pleuré dans sa prison dorée.

Pour Melania, l'héritage est donc lourd. Elle a traîné des pieds, différé son arrivée à Washington de six mois pour s'occuper de son fils, Barron, à New York. Mère lionne mais épouse, par intérim. Que fait la première dame ? A la Maison-Blanche, le sujet est tabou. Elle se languit, chuchotent les uns. Elle s'active, rectifient les autres. Dans l'aile Est, son staff ne comprend que neuf personnes, moitié moins que celui de Michelle Obama. Officiellement, on affirme qu'elle est passionnée par les arts et la philanthropie. On la voit surtout orchestrer ses apparitions comme un défilé de mode : tenue bleu-blanc-rouge pour dîner à la tour Eiffel, longue tunique au Moyen-Orient, blouson d'aviateur sur les lieux du cyclone Harvey (mais perchée sur des stilettos qui ont fait un mini-scandale), ou, pour célébrer l'héritage hispanique, jupe de flamenco écarlate surmontée d'un haut ultra-moulant qui a mis le feu à l'Amérique.

Déteste-t-elle vraiment son rôle de First Lady ? Pour alimenter le conte de fées, la presse lui a trouvé une rivale : Ivanka, la fille aînée du président, qui, c'est vrai, la remplace souvent. La gentille fille et la méchante

Pendant la campagne déjà, on la jugeait rigide, mal à l'aise, handicapée par son statut d'immigrée et son fort accent d'Europe de l'Est

belle-mère, ou l'inverse ? Stephanie Grisham, la porte-parole de Melania, le répète : ses priorités sont d'être « une mère, une épouse, et de servir le peuple américain ». Soit. La jolie maman ne perd pas pour autant le sens des affaires. En février 2017, elle a réclamé 150 millions de dollars de dédommagements à des médias qui suggéraient qu'elle avait eu des activités de call-girl dans le passé. Ses avocats ont plaidé le préjudice, non pas moral, mais... commercial pour la marque Melania Trump (vêtements, accessoires, bijoux, cosmétiques). Une conception bien « trumpienne » du mandat présidentiel, vu comme une opportunité de faire tourner la machine à cash.

Un an après l'élection, la First Lady, 47 ans, cultive donc le mystère. A petits pas, elle visite des écoles, distribue des jouets, plante des navets dans le potager. Dès qu'elle le peut, elle cache son regard derrière des lunettes noires comme une star fugitive. Pourtant, lorsqu'elle énonce de brefs discours déchiffrés sur les prompteurs, elle étonne : « Quand les femmes sont méprisées, le monde entier est méprisé avec elles, déclare-t-elle en

mars dernier. Demandez-vous si vous auriez le courage moral, l'énorme force intérieure nécessaire pour lutter contre une écrasante adversité. » Parle-t-elle d'elle ? Est-ce un message codé ? Oublie-t-elle les propos tenus par son mari ? Même malaise lorsque, à l'Onu, elle déclare se consacrer à la lutte contre le harcèlement sur Internet : « Nous devons, par notre exemple, enseigner à nos enfants à prendre soin du monde dont ils vont hériter. Nous devons nous souvenir qu'ils regardent et écoutent. » Elle n'ignore pas les insultes que déverse chaque jour le président sur les réseaux sociaux. Est-elle mise à contribution pour donner une image plus décente de la Maison-Blanche ? Est-ce sa manière à elle de s'opposer à son mari ? Ou les Trump se moquent-ils du monde ? Un peu tout cela à la fois, sans doute.

Et voilà l'autre mystère : son couple, dissonant, qui n'est pas un modèle de romantisme. On note la froideur, le manque de naturel qui semblent régner entre Melania et Donald. Plus d'une fois, on l'a surprise la mine défaite, mécontente, repoussant furtivement son mari d'une petite tape sur la main. Mais les Trump ont compris la leçon, ils veillent désormais à se tenir proches l'un de l'autre en public, et Melania, consciente, ajoute l'un de ses magnifiques sourires de papier glacé. Et ça marche : 48 % des Américains l'apprécient (contre 24 % il y a un an).

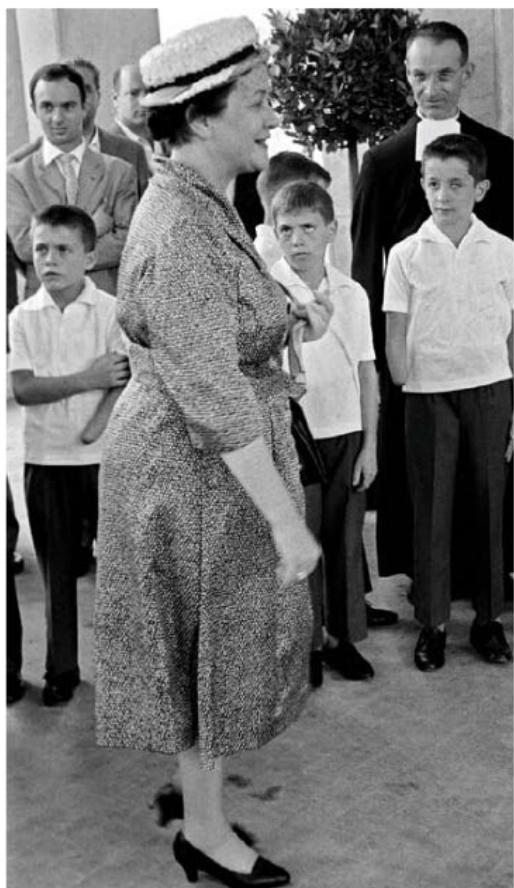
Finalement, l'évanescence s'affirme comme le pôle le plus stable d'un couple instable, l'élément le plus normal d'une présidence hors norme. Sa présence ramène Donald Trump vers un monde plus traditionnel et plus réel. Tel est peut-être l'objectif de cette First Lady mi-soumise, mi-réactive : dompter le fauve, du moins en public, adoucir les angles de cette présidence chaotique. Souvent, au cours de l'histoire, la personnalité des premières dames s'est révélée un indicateur de l'état du pays. L'attitude ambiguë de Melania Trump nous parle sans doute des Etats-Unis d'aujourd'hui, une nation elle aussi mal à l'aise, déboussolée et profondément divisée. ■

Nicole Bacharan et Dominique Simonnet sont les auteurs de « First Ladies, à la conquête de la Maison-Blanche » (éd. Perrin.).

Germaine
Coty et
Yvonne
de Gaulle
**LES FIGURES
MATERNELLES**

En 1955, Germaine Coty incarnait à merveille la mère respectable, ne dédaignant pas pour autant le décolleté et la couleur. La femme du général, elle, était affectueusement surnommée « tante Yvonne ».

Yvonne de Gaulle en 1959.



UNE ALLURE QUI FAIT MOUCHE

En soixante-dix ans, l'image de la première dame a été bouleversée. Mais ce qui n'a guère changé, c'est le regard critique des citoyens. Madame rassure, séduit, charme, ou subjugue.



Claude Pompidou L'IRRUPTION DU CORPS

Avec elle, la première dame n'est plus seulement une silhouette, c'est une femme avec un corps sexy. Elle sait se mettre en valeur, avec un goût très sûr et, du coup, valorise son rôle. De plus, un rien l'habile ! Tailleur, short en vacances ou fourreau du soir, elle porte nos couturiers emblématiques : Dior, Cardin, Givenchy, Scherrer...





Michelle Obama

UNE AUTRE IDÉE DE L'AMÉRIQUE

Cette avocate dynamique et rieuse donne le « la » d'une nouvelle élégance athlétique et colorée. On est loin de la gracieuse et compassée Barbara Bush. Michelle aime la ligne corolle, les tons éclatants et les imprimés. Cependant, si elle adore changer de coiffure, elle n'assume pas ses cheveux crépus.



Jackie Kennedy SO FRENCHY!
En corsaire et sandalettes plates à Saint-Tropez, en robe d'après-midi assortie aux tons orangés de l'Inde où elle est en visite, avec un postiche en guise de bibi, ou en taffetas grand soir devant son mari bluffé, Jackie a créé un style indémodable. Aujourd'hui, les fans de vintage fifties la copient fièrement.





Melania Trump FLEURS ET VOLUTES

Slovène aux pommettes hautes et au corps sculptural, elle possède un savoir-faire de mannequin pour choisir ses tenues. Et paraît apprécier (un peu trop ?) les imprimés fleuris. Mais il semble lui arriver d'oublier les raisons d'un déplacement, quand par exemple elle débarque au Texas inondé en talons aiguille... qu'elle s'est empressée, ce jour-là, de troquer contre un jean (blanc !) et des boots.



Carla Sarkozy LA SOPHISTICATION PARFAITE

Elle a tout: le corps, le port de tête, le regard myosotis, la grâce. Carla, ancienne top model, cultive l'élegance sans en rajouter. Mais s'il faut éblouir, elle sait faire. Son seul impératif: des talons plats, pour ne pas dépasser son mari d'une tête!





Brigitte Macron **PÉTILLANTE MATURITÉ**

Grâce à sa légèreté décomplexée, elle a mis la soixantaine à la mode. Fine et musclée, elle sait que les robes courtes la mettent en valeur. Peu importent les commentaires outrés sur l'ourlet au-dessus du genou ! A côté d'une Melania crispée, Brigitte honore la réputation française. Lignes sobres, couleurs vives, elle ne fait aucun faux pas, toujours juchée sur ses escarpins. Même en jean. Et en fonction des voyages, elle s'adapte, comme en Chine où on la voit porter col Mao et pans fendus. Mais c'est son sourire qu'on préfère.



ANNE-AYMONE
GISCARD D'ESTAING

“Entrer
à l’Elysée,
c’est
comme
entrer dans
les ordres”

INTERVIEW MARIANA GRÉPINET

A black and white photograph of Bernadette Chirac. She is an elderly woman with short, curly grey hair, smiling warmly at the camera. She is wearing a dark, long-sleeved dress with a gold chain necklace and a gold bracelet on her left wrist. Her hands are resting on the back of a dark leather armchair. The background is a plain, light-colored wall.

On n'a retenu d'elle que ses
vœux maladroits, aux côtés
de son mari. Elle fut
pourtant la première à
occuper son propre bureau
à l'Elysée, en tant que
« public relations » entre le
président et les Français.
De ce septennat, elle garde
le souvenir dououreux des
attaques politiques et des
contraintes permanentes.
Sa Fondation pour l'enfance
reste sa plus grande fierté.

A Paris, le 6 décembre 2017.

PHOTO PATRICK FOUCHE

Paris Match. Quel souvenir gardez-vous de votre premier jour à l'Elysée, en mai 1974 ?

Anne-Aymone Giscard d'Estaing. J'y suis allée le lendemain de la prise de fonction de mon mari. La famille n'avait pas sa place dans une cérémonie officielle. Les enfants, qui avaient tous été très impliqués, surtout Henri chargé d'animer les jeunes giscardiens, étaient parmi la foule, dans la rue. Pendant la campagne, qui n'avait pas été très longue mais très active, j'avais un bureau à la permanence où je recevais ceux qui le souhaitaient. Il n'y avait pas de raison qu'après ça je disparaissse complètement. Et je pensais qu'il fallait quelque chose d'officiel. Alors j'ai exprimé ma volonté d'avoir un bureau à l'Elysée. Ça a un peu semé la panique parce que ce n'était pas prévu et, jusqu'alors, aucune première dame n'avait eu de bureau.

Vous vous êtes installée dans l'ancienne salle de bains de Napoléon III, semble-t-il...

Peut-être que la pièce avait été une salle de bains autrefois, mais ça n'y ressemblait plus ! C'était dans une aile donnant sur la rue de l'Elysée, à côté de l'ancienne chapelle. Le Mobilier national m'a fourni des bureaux et des sièges ainsi que quelques tableaux de paysages du peintre français Pierre-Henri de Valenciennes. Il y avait d'une part le secrétariat particulier et, à proximité immédiate, un service social.

A quoi servait-il ?

Il avait été créé par le général de Gaulle et recevait les demandes de secours que le service du courrier lui transférait. Les deux assistantes sociales qui y officiaient étaient certes dévouées mais pas encadrées. J'ai trouvé que c'était un peu léger et j'ai créé une commission. Cette dernière se réunissait tous les quinze jours, examinait les demandes et attribuait des enveloppes à partir d'un budget qui, curieusement, était alimenté par les ventes de gibier des chasses présidentielles... S'il s'agissait de problèmes administratifs, nous en référions aux services départementaux concernés. Une lettre de la présidence de la République donnait un petit coup de pouce.

Que contenait la centaine de lettres que vous receviez chaque jour ?

C'était très varié. Quand on a des difficultés et qu'on s'est adressé un peu partout, la femme du président de la République est le dernier recours. Il y avait aussi des gens qui écrivaient pour s'exprimer sur un sujet particulier ou raconter leur vie.

A l'époque, on vous appelait "Madame la présidente" ...

Je détestais cela, je disais : "Appelez-moi madame." Je n'aime pas non plus l'expression "première dame", qui est une

invention américaine. Finalement, il n'y a pas d'expression pour désigner cette place.

Etiez-vous préparée à l'occuper ?

J'avais un peu réfléchi. Mon mari a été au gouvernement pendant douze ans, j'avais eu l'occasion d'observer. Mme de Gaulle était déjà une personne âgée et timide à laquelle le général donnait peu de latitude pour des initiatives personnelles. Je l'avais rencontrée lors des dîners officiels à l'Elysée. Et quand mon mari a quitté le ministère des Finances, en 1966, je lui ai rendu visite pour prendre congé. Très gentiment, elle m'a fait visiter les parties plus privées du palais, laissant presque entendre que c'était écrit que nous leur succéderions... Quant à Claude Pompidou, je trouvais très regrettable qu'elle ait autant d'aversion pour la vie officielle. Elle a apporté beaucoup d'un point de vue culturel, mais restait très en retrait. Je m'imaginais avoir un rôle plus actif. Mais comme j'aime beaucoup l'histoire, je savais que l'épouse du chef de l'Etat ne devait pas avoir de rôle politique. Quand on voit ce qui est arrivé à Marie-Antoinette... Et l'impératrice Eugénie a fait faire beaucoup de bêtises à son mari. Je me voyais plutôt comme une sorte de "public relations", un intermédiaire entre le président et les Français. C'est pour cela que j'ai fait tous ces déplacements en province, plus d'une centaine en sept ans.

Pourquoi ne pas vous être installée à l'Elysée ?

Il n'y avait pas la place pour y loger nos enfants ! Les appartements privés sont petits. Ils avaient été aménagés pour le général de Gaulle qui n'avait pas d'enfants avec lui et ensuite pour les Pompidou qui y habitaient peu. Sans compter que nos enfants n'en avaient aucune envie, ils voulaient que nous résisions dans notre appartement, rue Benouville. Vous imaginez des adolescents aller vivre dans un endroit où chaque fois qu'on entre et sort il y a des gardes républicains ? Ils avaient déjà du mal à accepter d'être suivis par les policiers à moto. Jacinte, qui roulait à Mobylette, se débrouillait toujours pour semer le sien. S'ils gardent des bons souvenirs de cette période, c'était quand même difficile d'être les enfants du président. On les prenait souvent à partie.

Comment est née l'idée de la Fondation pour l'Enfance, que vous avez créée en 1977 ?

En lisant le courrier que je recevais, je me suis aperçue que nous n'avions pas de réponses pour les problèmes d'enfants victimes de violences. Il y avait là une lacune de notre protection sociale. Mais pour créer une fondation, il faut un capital. Il s'est trouvé que le président a tenu à consacrer les droits d'auteur de "Démocratie française", son livre qui s'était vendu à 1 million d'exemplaires, à une fondation. (*Suite page 59*)

« VOUS IMAGINEZ DES ADOLESCENTS
ALLER VIVRE DANS UN ENDROIT OÙ CHAQUE FOIS QU'ON ENTRE
ET SORT IL Y A DES GARDES RÉPUBLICAINS ? »



Ci-dessus : en avril 1980 à l'Elysée. La première dame fait le tour du propriétaire lors d'une séance photo pour Paris Match, à l'occasion de la Journée sans tabac qu'elle avait décidé de promouvoir.

Anne-Aymone avec ses filles, Valérie-Anne (à g.) et Jacinte (disparue le 18 janvier 2018) dans l'appartement familial, rue Benouville, à Paris, en mars 1981.



Photo de famille à l'Elysée, dans la bibliothèque Napoléon III, décor des portraits officiels des présidents de Gaulle, Pompidou, Mitterrand et Sarkozy. Autour de Valéry et Anne-Aymone Giscard d'Estaing, leurs enfants : Jacinte (à g.), Valérie-Anne, Louis et Henri (assis). A dr., Philippe Guibout, époux de Jacinte. A leurs pieds, l'un des deux chiens du président, Jugurtha, un braque de Weimar.



« QUAND ON PARLE DES PREMIÈRES DAMES, ON M'OUBLIE. ÇA ME BLESSE UN PEU. DES RAISONS POLITIQUES EXPLIQUENT CELA »

Notre première action a été l'installation d'une halte-garderie dans le Marais, en 1978. Puis nous avons mis en place l'unique centre de documentation sur l'enfance maltraitée et contribué à la création d'unités médico-judiciaires dans les hôpitaux, des lieux aménagés pour recueillir et enregistrer la parole des enfants victimes de violences. Je vois d'ailleurs avec plaisir qu'on continue à en créer de nouvelles. Il en faudrait dans chaque hôpital. Il y eut aussi de nombreuses campagnes d'information, puis le lancement d'un numéro vert, le 119 Allô enfance en danger, qui existe toujours. Etre première dame a aidé à mettre en place cette fondation. Je l'ai ensuite fait vivre pendant trente-cinq ans.

Vous avez peu exprimé vos opinions politiques, sauf pour défendre l'avortement et la mise en place d'un salaire maternel pour les femmes, pourquoi ?

Je n'avais pas été élue, je n'avais pas à exprimer publiquement d'opinion politique.

Vous qui n'aimez pas trop la lumière, vous avez pourtant été la première femme de président à occuper le devant de la scène, présentant même vos vœux aux Français...

C'était impromptu. J'étais avec mon mari à l'Elysée ce 31 décembre 1975 et il m'a dit : "Vous pourriez présenter vos vœux aux Français..." Il a fallu que je le fasse. Ce n'était pas prévu à l'avance. Cela a soulevé des critiques absurdes, "Le Monde" a parlé de "vœux dynastiques". Nous n'avons pas recommencé.

Quels changements avez-vous entrepris dans l'aménagement et la décoration de l'Elysée ?

Il y avait une partie privée au rez-de-chaussée avec des œuvres d'artistes contemporains qui avaient mal vieilli. Nous ne nous y sentions pas vraiment à l'aise. Nous sommes revenus à l'état antérieur grâce au Mobilier national qui avait tout conservé. J'avais hérité de la chambre de M. Pompidou et, même si j'y couchais rarement, je la trouvais austère. Pour la refaire, l'administrateur du Mobilier national m'a demandé de choisir une soierie de Lyon parce que nous devions soutenir le secteur. Nous en avons trouvé une magnifique, assez fleurie, inspirée d'un modèle du XVIII^e siècle.

Quels dîners officiels vous ont marquée ?

Ils se ressemblent tous... Les réceptions à Versailles étaient les plus impressionnantes. Je me souviens d'une anecdote drôle lors de la venue du shah d'Iran, en juin 1974. L'invitation avait été lancée par Georges Pompidou. Nous recevions dans la galerie des Glaces. Avant le repas, nous étions assis avec le shah et la shahbanou quand j'ai senti

mon superbe chignon commencer à flancher. J'ai proposé à la shahbanou d'aller nous rafraîchir. Elle a eu l'air un peu étonnée et, gentiment, elle m'a accompagnée. A l'époque, il n'y avait pas de commodités et une pièce avait été aménagée avec des toilettes portatives et un broc pour se laver les mains. Une dame était chargée de veiller sur cet endroit. Elle nous voit arriver, la shahbanou avec son diadème et moi avec un grand cordon sur une robe de soirée, et nous dit : "Je suis désolée, mais c'est réservé aux hautes personnalités."

Yvonne de Gaulle décrivait le palais comme "une maison sans joie, avec des contraintes de toutes sortes". A la fin du mandat de votre mari, vous n'aviez pas envie de continuer...

Sept ans, c'est une bonne tranche de vie. Y passer sept autres années me paraissait beaucoup. Quand je vois des souverains, je me dis : "Eux, c'est à vie..." J'ai souffert des attaques et des critiques politiques, partisanes, haineuses. Je n'y étais pas vraiment préparée. Et entrer à l'Elysée, c'est comme entrer dans les ordres. C'est une vie très encadrée, le protocole vous donne un mode d'emploi, ce qui est assez commode d'ailleurs. Les horaires sont inscrits, on n'a qu'à suivre. Curieusement, ce n'est pas une maison agréable. Après notre départ, je n'y suis jamais retournée.

Après 1981, vous avez vécu, selon votre mari, un "exil intérieur" ...

On ne parlait plus de lui. Et à l'étranger, une consigne avait été passée pour nous empêcher d'être reçus dans les ambassades de France. Je me souviens du premier voyage que nous avons fait à Singapour, à l'invitation du président singapourien. Nous sommes allés à l'hôtel et la communauté française sur place s'était cotisée pour donner une réception en notre honneur, en dehors de l'ambassade et du consulat. C'était choquant.

Quel souvenir aimerez-vous que les Français gardent de vous ?

Celui de la fondation, mais je constate que je n'ai pas laissé beaucoup de souvenirs. Quand on parle des premières dames, je suis assez absente, on m'oublie. Ça me blesse un peu. Des raisons politiques expliquent cela. Les socialistes ont essayé d'occulter ce qu'avait fait mon mari. La présidence Chirac n'a pas souhaité non plus le mettre beaucoup en valeur. ■ Mariana Grépinet

A noter : le château d'Estaing, dans l'Aveyron, est ouvert de mai à octobre. Propriété de la Fondation Giscard d'Estaing, il propose une exposition permanente dédiée à l'ancien président et inaugure, en mai, une salle consacrée à Anne-Aymone. Y seront mises en scène des robes portées pendant ses années à l'Elysée ainsi que les croquis des couturiers.

COUP DE JEUNE AU PALAIS



C'est dans le bureau d'angle que le président Macron travaille. Les Français l'ont découvert lors de l'interview télévisée du 15 octobre 2017. Le décor a autant fait parler que le contenu de l'entretien ! Au sol, un tapis de Claude Lévêque ; au-dessus de la cheminée, une tapisserie de Pierre Alechinsky ; à droite, le bureau en béton créé par Francesco Passaniti. Ces pièces proviennent du Mobilier national. Au mur, « Liberté, égalité, fraternité », d'après une fresque peinte par Obey sur un HLM du XIII^e arrondissement parisien.

PHOTOS PHILIPPE PETIT
REPORTAGE ANNE-LAURE LE GALL

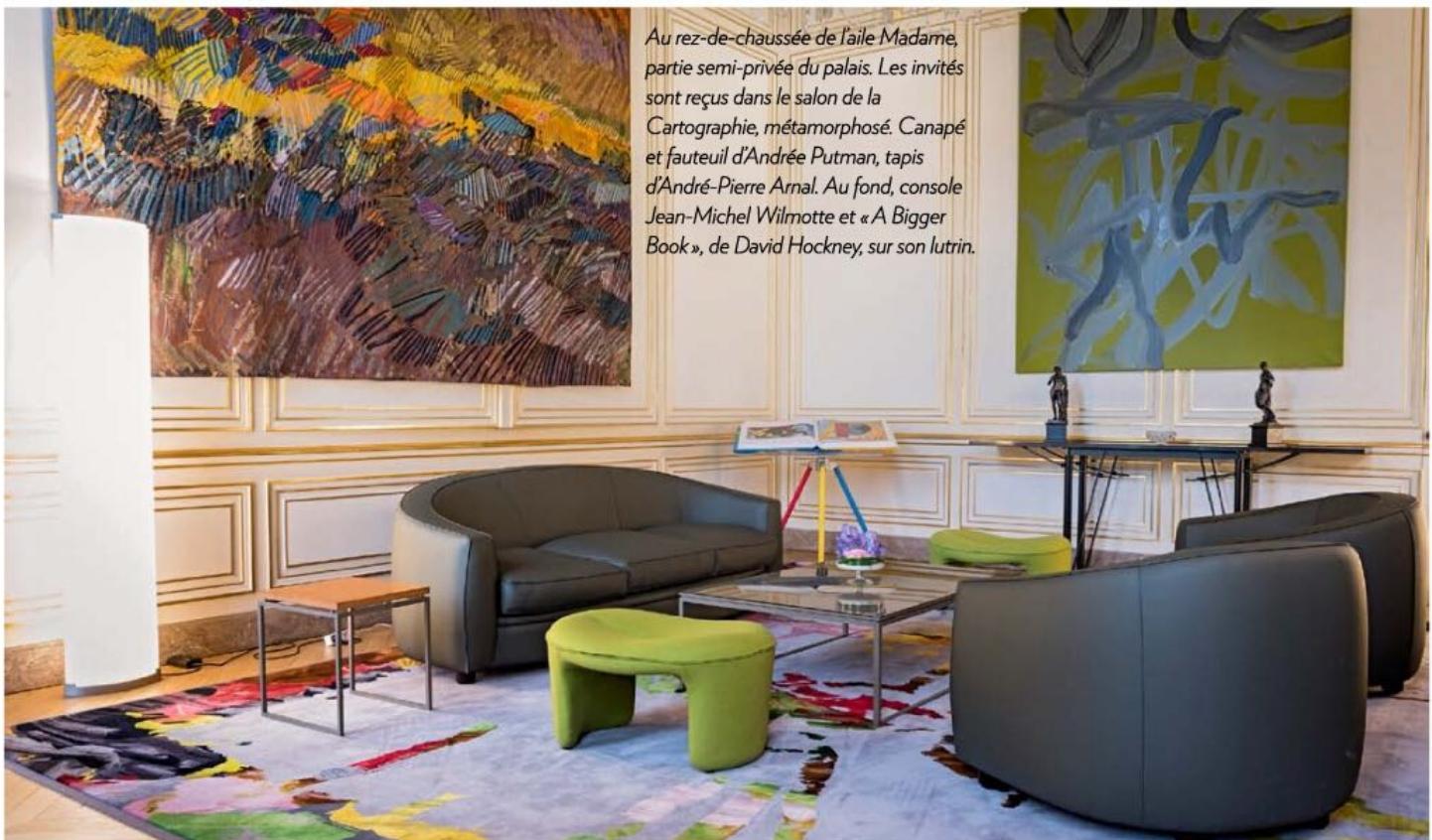
Des réserves du Mobilier national au nouveau bureau de la première dame, bienvenue dans les coulisses d'un mega relooking de l'Elysée voulu par l'actuel couple présidentiel.







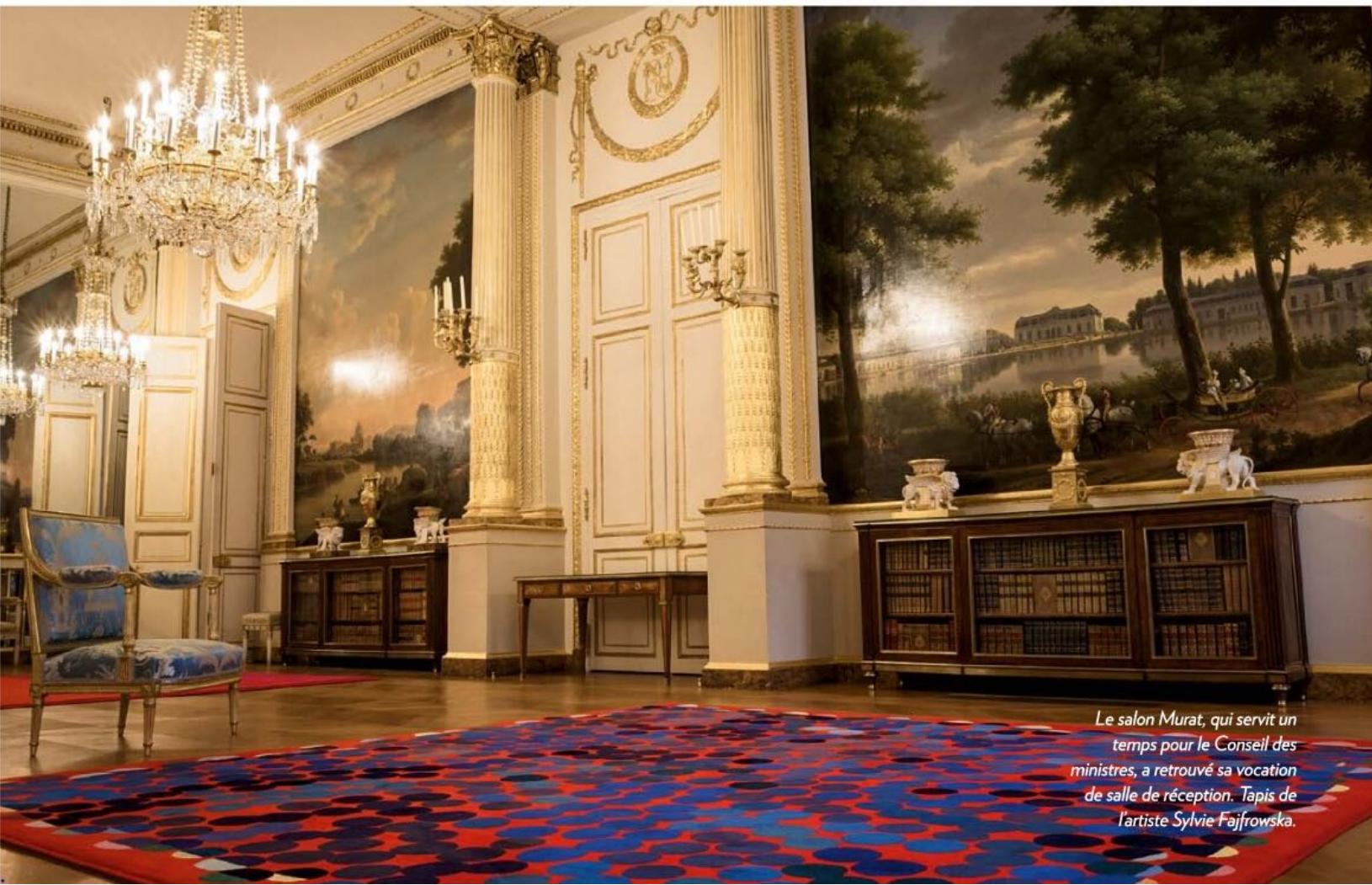
Deux paires de tables gigognes contemporaines et un tapis velours d'après Etienne Hajdu réveillent boiseries et assises XVIII^e dans le salon des Aides de camp.



Au rez-de-chaussée de l'aile Madame, partie semi-privee du palais. Les invités sont reçus dans le salon de la Cartographie, métamorphosé. Canapé et fauteuil d'Andrée Putman, tapis d'André-Pierre Arnal. Au fond, console Jean-Michel Wilmotte et «A Bigger Book», de David Hockney, sur son lutrin.



*En haut de l'escalier Murat,
le palier des Huissiers,
antichambre du pouvoir,
par lequel on accède au
bureau présidentiel. Tapis
de Christian Bonnefoi,
canapé et fauteuils d'Eric
Jourdan pour Cinna.*



*Le salon Murat, qui servit un
temps pour le Conseil des
ministres, a retrouvé sa vocation
de salle de réception. Tapis de
l'artiste Sylvie Fajffrowska.*



LE BUREAU DE LA PREMIÈRE DAME EST DESSINÉ PAR UNE FRANÇAISE

Le salon des Fougères tient son nom de la tenture murale, réédition du motif créé pour la chambre du roi Louis XVI à Compiègne. Ce décor classique, Brigitte Macron a choisi d'en faire son bureau, comme Cécilia Sarkozy, Carla Bruni-Sarkozy et Valérie Trierweiler avant elle. Bureau et chaise de Matali Crasset. Sur la cheminée, deux lampes de Coralie Beauchamp ont remplacé une horloge en bronze doré.





La première dame n'a pas souhaité conserver cette pendule dans son bureau. Elle est de retour au Mobilier national, dûment inventoriée.



Les appliques de la salle des Fêtes de l'Elysée viennent d'arriver pour une mise aux normes.



Dernières vérifications sur un lustre monumental, qui s'apprête à retrouver le ministère de l'Agriculture.

ILS RESTAURENT DES TRÉSORS HÉRITÉS DE LA COURONNE

Dans l'atelier tapisserie, le fauteuil d'apparat du président, époque XVIII^e, vient d'être redoré et sa soierie, remplacée. Il a depuis réintégré le salon Doré à l'Elysée.



On compte environ 100 000 pièces, sièges, bureaux, consoles, lustres, pendules, répertoriés par le Mobilier national. D'époques, de provenances et de qualités très hétéroclites, ils sont déposés dans les palais de la République pour servir le prestige de la France, valoriser la richesse de son patrimoine et de sa création contemporaine. Ou bien stockés dans d'impressionnantes réserves à Paris et en banlieue. Afin de vérifier leur emplacement et leur état, six inspecteurs procèdent tous les cinq ans au récolement in situ.

Du jamais-vu depuis les Pompidou !

PAR ANNE-LAURE LE GALL

Suspendu à hauteur d'homme, il semble aérien au bout d'une chaîne massive. Dans l'un des ateliers du Mobilier national, quartiers des Gobelins dans le XIII^e arrondissement, à Paris, les techniciens d'art bichonnent ce lustre monumental d'époque Empire, prêt à retrouver le ministère de l'Agriculture où il brille depuis 1929. Ses 1500 pampilles en cristal de Baccarat et sa structure en bronze doré n'avaient pas été touchées depuis une quarantaine d'années. Il a fallu un mois et demi de travail minutieux et tout le savoir-faire de Daniel Jalu et de son équipe pour le démonter entièrement, le réparer, reconstituer les pièces manquantes avec des outils vieux pour certains de 500 ans. Comme lui, chaque année, des dizaines de pendules, de lampes bouillottes, de lustres venant des ministères ou de l'Elysée passent entre leurs mains. A tous les étages du Mobilier national, la crème des artisans remet en état sièges et banquettes, coud, pique tentures, galons et rideaux.

A la lustrerie, on gère la lumière et

le temps. Sur un établi, deux candélabres retirés du bureau présidentiel sous François Hollande – qui souhaitait un meilleur éclairage – ont retrouvé leur éclat. Ils réintégreront peut-être leur place, bien en vue, sur la cheminée du salon Doré ou bien rejoindront les réserves du 3^e étage, remisés dans l'une des gigantesques armoires vitrées parmi des centaines d'horloges, lampes de toutes époques, chenets, tire-bottes, surtout de table, vases, et même pots de chambre ! Tous cachetés et étiquetés, un inventaire à la Prévert. Les meubles anciens et contemporains, dont quelques chefs-d'œuvre inestimables, patientent dans d'autres magasins. Entre musée et caveau d'Ali Baba, près de 100000 pièces, trésors patrimoniaux ou accessoires utilitaires comme les corbeilles à papier sont répertoriés, dont 20000 « actifs » dans les palais de la République. Il fut un temps où le Mobilier national fournit jusqu'aux matelas et couvertures des lits présidentiels...

Dans ses volumes de cathédrale, le bâtiment conçu par l'architecte du béton Auguste Perret abrite depuis 1937 les entrepôts et ateliers du Mobilier national, descendants républicains du Garde-meuble de la Couronne. En trois siècles, sa vocation n'a pas changé. Environ 350 personnes travaillent, sous le sceau du secret, au récolement (c'est-à-dire l'inventaire), à l'entretien et au renouvellement créatif des meubles, tapis et ornements déposés à l'Elysée, dans les ministères, les ambassades et les préfectures. Des lieux de pouvoir, où la continuité de l'histoire de France prend corps dans une commode commandée sous Louis XV, une tapisserie d'après un carton de Le Brun ou un vase contemporain de Soulages.

Pour l'heure, sept appliques de la salle des Fêtes de l'Elysée sont en attente de mise aux normes électriques. Toutes les autres y passeront, comme les 15 lustres, déjà abaissés d'un mètre à la demande du couple Macron, afin de laisser vivre les riches décors du plafond. Ils ont aussi fait retirer de lourdes tentures pourpres, corniches et passementeries, qui assombrissaient le lieu de réception et fait ouvrir les rideaux, comme tous ceux du palais, afin de dégager la vue sur le buffet d'eau et le parc. Laisser entrer la lumière, la modernité, alléger le décor, changer d'air et changer d'ère à la fois, les mots-clés d'un relooking engagé dès les premiers instants du quinquennat et mené au pas de charge.

Deux jours à peine après l'investiture, Valérie Glomet, responsable de la mission ameublement au sein du Mobilier national, a senti le vent du renouveau. En fonction depuis le second mandat de Jacques Chirac, cette historienne d'art résume les exercices récents : « Nicolas Sarkozy a, par exemple, fait aménager un second bureau au rez-de-chaussée, avec du mobilier contemporain de Chaix & Morel en érable, créé à l'origine pour le ministère de la Culture. Quant à François Hollande, il n'a pas voulu modifier les aménagements. Nous avons juste entretenu. » En mai 2017, le sous-préfet en charge des résidences présidentielles a fait passer le message : « Il y a un souhait de renouveler. » Convie à l'Elysée avec cette feuille de route bien sibylline, Valérie Glomet est sortie emballée de sa réunion avec Brigitte Macron et son chef de cabinet, Pierre-Olivier Costa. Le goût contemporain clairement affirmé par la première

Le 12 septembre 2017 à la manufacture des Gobelins. Brigitte Macron, Françoise Nyssen, ministre de la Culture, et l'artiste Pierre Alechinsky sont réunis devant sa tapisserie.



dame, c'est une aubaine pour le Mobilier national. Les changements envisagés vont non seulement permettre un turnover des œuvres anciennes déposées depuis des décennies, de les expertiser, de les restaurer, mais aussi de dépoissier l'image de super-antiquaire qui colle à cette institution créée sous Colbert.

Ce qui est inédit: la volonté de mettre des touches contemporaines partout quand, sous les Pompidou – le couple présidentiel le plus avant-gardiste –, la modernité se concentrat dans un fumoir, une salle à manger et un cabinet de toilette conçus du sol au plafond par Pierre Paulin et réservés à un usage semi-privé. Un choc esthétique à l'époque, peu apprécié du successeur Valéry Giscard d'Estaing, aux goûts bien plus classiques. Une partie fut démontée. Cette fois, en plus de mobilier de créateurs, il s'agit d'introduire tapisseries et tapis d'artistes contemporains, réalisés dans les règles de l'art sur les antiques métiers à tisser des Gobelins, de la Savonnerie et de Beauvais. Mme Macron s'est d'ailleurs rendue par deux fois au Mobilier national durant l'été, afin de se faire présenter quelques œuvres. Out les scènes mythologiques sur les murs et les motifs à râuges trop chargés, couvrant l'intégralité des parquets point de Hongrie. Place à la couleur, à l'abstraction comme dans l'emblématique salon Murat, réveillé par deux tapis à dominante rouge. Le salon Doré, a subi un lifting bluffant. Le bureau plat de Charles Crescent (XVIII^e), placé à l'Elysée en 1875, a quitté sa position classique, devant la cheminée, pour s'exposer en majesté devant les immenses fenêtres. L'ensemble de sièges et canapé XVIII^e reçoit toujours les invités du président mais, à ses pieds, un tapis noir et or de Julien Gardair projette l'imposant décor classique dans le XXI^e siècle.

A partir de propositions faites sur photo, certains éléments choisis sont transportés jusqu'au palais pour des essais – on installe, on enlève, on accroche, on garde ou pas, on déplace «toujours selon le choix du couple», insistent nos interlocuteurs. Du «work in progress» main dans la main, même si Brigitte Macron a joué seule les éclaireuses au Fonds national d'art contemporain et à la Manufacture de Sèvres, pour



La feuille de route : laisser entrer la lumière, la modernité, alléger le décor, inviter la couleur, l'abstraction... changer d'air et d'ère à la fois

découvrir cette institution et peut-être imaginer un nouveau service d'apparat selon le souhait du président. «De 1 200 à 1 500 pièces de porcelaine devront être produites quand le modèle original aura reçu l'aval de l'Elysée», confirme Romane Sarfati, directrice générale de Sèvres. Soit une à deux années de travail pour les ateliers datant de Mme de

Pompadour, avant livraison de la nouvelle vaisselle des dîners officiels.

Super-maîtresse de maison, comme le fut dans un autre style Bernadette Chirac, Brigitte Macron déclarait dans une récente interview «essayer, à [sa] manière, de [se] rendre utile aux Françaises et aux Français qui la sollicitent». Alors, dans le salon des Fougères, situé au rez-de-chaussée de l'aile Madame, où l'ont précédée Cécilia Sarkozy, Carla Bruni-Sarkozy et Valérie Trierweiler, Brigitte Macron a choisi de travailler dès 9 heures du matin sur un bureau très structuré, gainé de cuir, un design de Matali Crasset. Plusieurs trieurs à courrier s'empilent à main droite, appelant son attention ou sa signature. Deux lampes contemporaines de Coralie Beauchamp habillent la cheminée en place de l'horloge, qu'elle a fait remiser au Mobilier national. De son fauteuil, la vue sur la «broderie de buis» et le bonsaï époque Chirac, végétaux à croissance lente, lui rappelle peut-être que les présidences passent quand l'Elysée demeure... ■

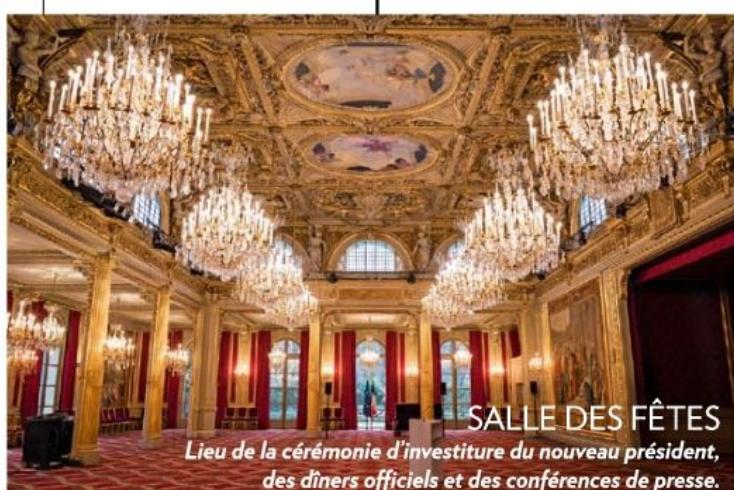
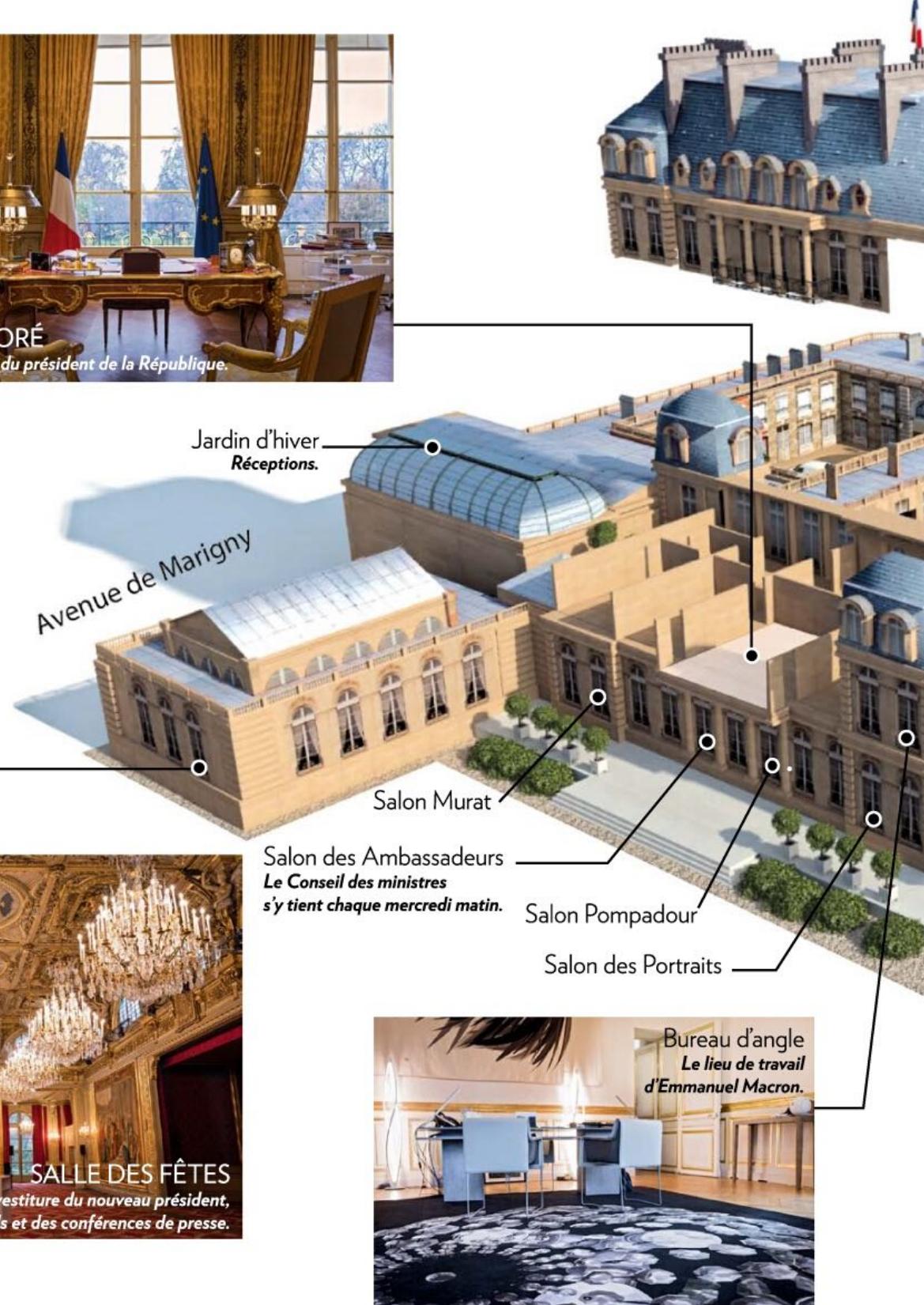
VISITE PRIVÉE DE L'ELYSÉE AU CŒUR DU CHÂTEAU



SALON DORÉ

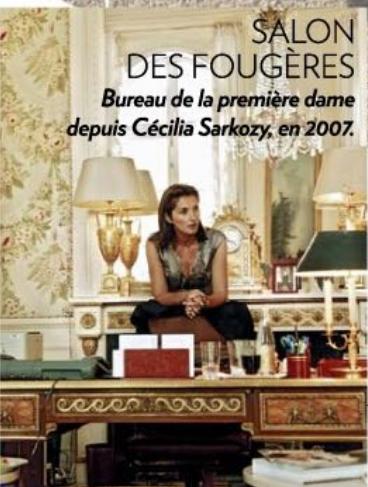
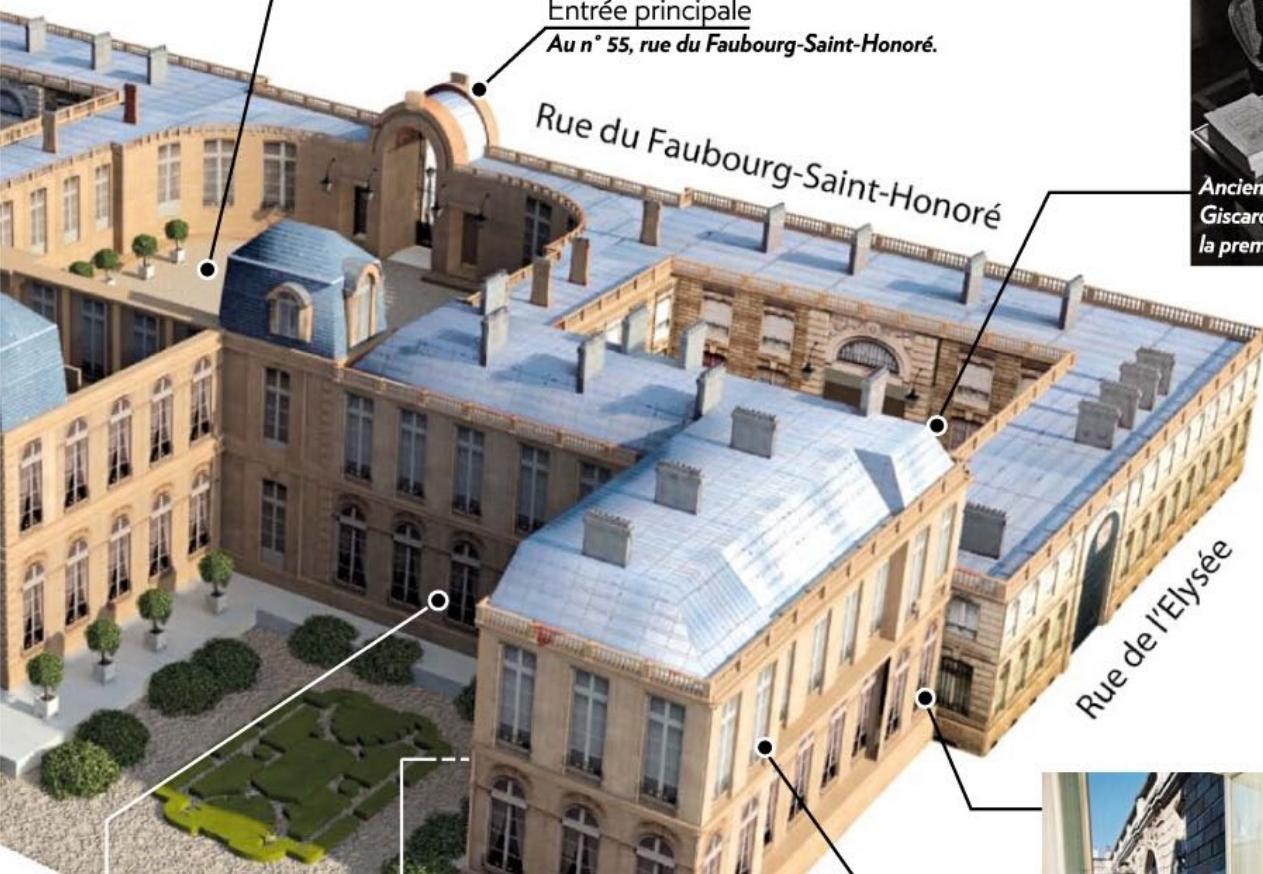
Bureau officiel du président de la République.

Hôtel particulier, construit entre 1718 et 1722 pour le comte d'Evreux, il devient hôtel de Bourbon puis palais de l'Elysée à la fin du XVIII^e siècle. C'est la résidence officielle de tous les présidents de la République depuis 1874. L'ajout de la salle des Fêtes en 1889 en a été la dernière grande modification architecturale.



SALLE DES FÊTES

Lieu de la cérémonie d'investiture du nouveau président, des dîners officiels et des conférences de presse.



Appartements privés du chef de l'Etat et de sa famille au 1^{er} étage.





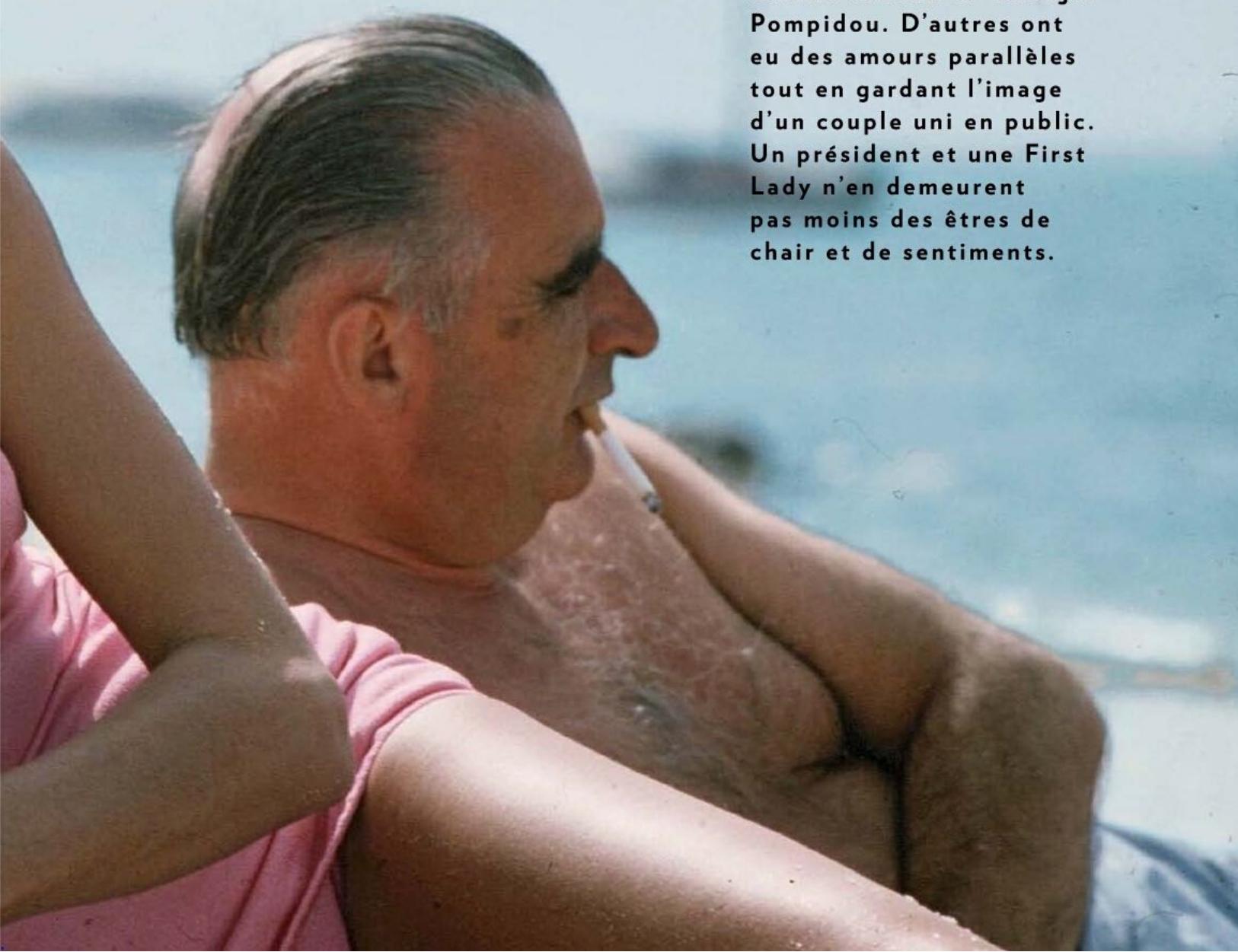
Claude et Georges Unis pour le meilleur et pour la France

Vacances bretonnes pour les Pompidou
en août 1965. Georges est alors Premier ministre.

PHOTO FRANÇOIS PAGÈS

AMOUR ET POUVOIR

Certains sont restés très amoureux voire fusionnels jusqu'au faîte du pouvoir, comme Claude et Georges Pompidou. D'autres ont eu des amours parallèles tout en gardant l'image d'un couple uni en public. Un président et une First Lady n'en demeurent pas moins des êtres de chair et de sentiments.





EMERGENCY
EXIT

TIRER - PULL

Danielle et François Une douce habitude

*Danielle et François Mitterrand le 22 mars 1981,
complices indéfectibles pendant la campagne électorale.*

*En cette même année 1981, François Mitterrand cultive son jardin secret avec Anne Pingeot.
Ici, le 17 mai, dans la propriété de son ami François de Grossouvre, dans l'Allier.*



En juin 1988, les Mitterrand dans leur résidence de Latche, dans les Landes. Le président semble porter un regard rêveur sur sa femme.





Bernadette et Jacques Toujours, elle l'accompagne vers les sommets

*Tout un symbole : à Nouméa, le 18 septembre 1987,
sur la passerelle du Concorde, la vaillante Bernadette emboîte
le pas au dynamique Jacques. Le Premier ministre
Chirac est en déplacement officiel en Nouvelle-Calédonie.*

PHOTO JACK GAROFALO



FRÉDÉRIC SALAT-BAROUX, LEUR GENDRE

“Jacques Chirac a toujours été beaucoup plus dépendant de Bernadette qu’elle ne l’était de lui”

INTERVIEW MARIANA GRÉPINET

Avocat, marié à Claude, et secrétaire général de l’Elysée de 2005 à 2007, Frédéric Salat-Baroux revient sur le rôle et la place de Bernadette Chirac qui aura passé douze ans à l’Elysée.

Paris Match. Bernadette Chirac est-elle nostalgique du Palais ?

Frédéric Salat-Baroux. Elle a beaucoup aimé l’Elysée. Elle était attachée à ce que représentait cette maison où plus de 1000 personnes officiaient. Elle voulait la rendre la plus brillante possible pour les hôtes étrangers. Elle s'est investie dans cette vitrine de la Nation : les jardins, l'accueil, les dîners d'Etat. Elle a mis beaucoup d'elle-même. Par ailleurs, elle y a vécu, c'était leur maison même si on n'y est que de passage.

Quel fut son pire moment ?

L'accident vasculaire de son mari,

en 2005 a été terrible. C'est à la fois le président mais aussi le mari et le père qui est touché. Elle a dû gérer ce qui relève de l'intime et ce qui relève de la communication à laquelle les Français avaient droit. Quand elle vient le chercher à l'hôpital du Val-de-Grâce et qu'ils sortent ensemble, sous les yeux des photographes, le soulagement est énorme. Son rapport à Jacques Chirac est passionnel, même si elle cherche à s'en défendre. La première fois que je l'ai vue en tête à tête, quand je suis devenu secrétaire général de l'Elysée, je n'étais pas encore assis qu'elle me dit : "Ne vous y trompez pas, je n'ai pas épousé mon mari par amour mais par ambition."

Est-ce exact ?

C'est vrai et faux à la fois. Elle vient d'un milieu bourgeois étouffant. Dès le premier regard, elle a vu que Jacques Chirac pourrait lui permettre de sortir de la vie étiquetée qu'on lui destinait et

de réaliser ses ambitions. Elle est tout sauf conservatrice, c'est une révoltée.

Son ambition était-elle politique ?

Ils se sont rencontrés à Sciences Po où tout tournait autour du service public. Elle aurait peut-être aimé que son mari réussisse dans l'entreprise ou dans la banque, ce qui leur aurait permis d'avoir une vie plus sereine. Mais elle avait choisi une tornade, et elle a été servie. A partir du moment où il décide d'embrasser la carrière politique en intégrant le cabinet de Georges Pompidou, elle l'a accompagné en l'allégeant de toutes les tâches familiales. Quand Claude raconte leur vie, sa mère s'occupait de tout. La famille, c'était elle. Jacques passait en coup de vent. C'était un père omniprésent par son ombre portée mais totalement absent. Bernadette était une mère attentive, qui faisait la cuisine, venait chercher ses filles à la sortie de l'école dans la Simca. Le vendredi, elles filaient en Corrèze. Et, à peine avait-elle déposé les enfants à la maison qu'elle partait sur les routes assumer ses mandats, de conseillère municipale de Saran, à partir de 1971 puis de conseillère générale, à partir de 1979. Et elle a tout géré en faisant face à la plus grande difficulté pour un couple : la maladie de leur fille aînée, Laurence. Elle a protégé son mari. S'il avait dû l'assumer, il n'aurait pas pu aller jusqu'au bout des choses. C'était une angoisse et une forme de culpabilité permanentes. Chaque fois que le téléphone sonnait, surtout le soir, c'était d'un coup un instant de terreur...

Elle s'est taillé elle-même son costume de First Lady...

Elle est la seule à avoir été première dame et femme politique à la fois. Pour Jacques Chirac, si on s'intéressait à la chose politique, il fallait être



En 2001, dans son bureau à l'Elysée. Bernadette sait mieux que personne gérer l'intendance.

élu. Et comme pour Claude, travailler avec Jacques est une façon de rester à ses côtés. Il faut voir comment Bernadette, une Chodron de Courcel, se retrouve élue en Corrèze et finit par être considérée comme plus corrézienne que son mari, dont c'est la région d'origine.

Bernadette Chirac, c'est aussi les Pièces jaunes, ses fondations... une première dame patronnesse ?

Elle va faire d'Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France, dont elle a pris la tête en 1994, une fondation importante et, pendant des années, assurer le développement de l'opération Pièces jaunes qui recueillera jusqu'à 65 millions de francs en 2001. Derrière les événements médiatiques, il y a des actions concrètes comme la création de centres d'accueil pour les parents d'enfants hospitalisés. Puis elle s'investit dans la Maison des adolescents, la Maison de Solenn, en 2004. Et reprend, après son décès, la fondation que lui a confiée Claude Pompidou, qui œuvre pour les enfants handicapés, les personnes âgées et contre la maladie d'Alzheimer. Bernadette a toujours admiré Claude Pompidou, sa culture, son élégance, son éducation. Et sa capacité à tenir la maison Elysée, à la fois maison de la France mais aussi de la modernité. L'estime était réciproque.

Quels furent ses contacts avec celles qui lui ont succédé ?

Elle les a vues avec plaisir. Elle a rencontré Brigitte Macron plusieurs fois. D'abord, le président Macron et sa femme sont venus voir mes beaux-parents chez eux. C'était un joli moment. Jacques Chirac a offert au président un petit portrait du général de Gaulle dont il ne s'était jamais séparé. Une façon de lui dire : "Il y a une continuité." Et Brigitte Macron a compris que ça ferait plaisir à Bernadette Chirac de revenir à l'Elysée. Elle l'a donc invitée à déjeuner en septembre dernier et a organisé une rencontre avec des membres du personnel qui la connaissaient.

Chirac écoutait-il son épouse ?

Il faut décoder leur relation. Il la renvoie systématiquement dans ses buts sur le thème "vous n'y connaissez rien, vous ne savez pas de quoi vous parlez". Mais c'est un jeu. En vérité, il l'écoute



Frédéric Salat-Baroux, secrétaire général de l'Elysée, fait son point quotidien avec le président Chirac en novembre 2006. Il épouse Claude, sa fille, le 11 février 2011 à Paris.

permanent avec lui. En réalité, il était beaucoup plus dépendant d'elle qu'elle ne l'était de lui.

"Les hommes politiques sont très exposés. Les femmes sont comme des papillons attirés par la lumière", écrit Bernadette Chirac. A-t-elle souffert des infidélités de son époux ?

Jacques Chirac est dans une forme de tourbillon sans que cela ait, à aucun moment, la moindre importance. Ça ne compte pas pour lui. Il n'y a pas l'intériorisation d'un François Mitterrand pour qui chaque femme croisée était un roman posé sur les rayonnages de la grande bibliothèque de la vie.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile dans la vie d'après l'Elysée ?

Ça aurait pu être le moment le plus heureux de la vie des Chirac. Lui aurait pu faire des choses formidables sur le plan international et elle aurait pu enfin l'avoir pour elle. Mais l'après Elysée, c'est d'abord son combat contre la maladie, qui petit à petit, a occupé tout l'espace. Il y a aussi des moments violents comme le procès et la condamnation de Jacques Chirac en 2011 dans l'affaire des emplois fictifs de la Mairie de Paris. Et le décès de Laurence, en 2016... Alors qu'elle allait mieux, elle meurt accidentellement. La douleur de Chirac me renvoie à la dernière scène du "Parrain 3", au cri de Don Corleone quand il se rend compte que sa fille est tuée sur les marches de l'Opéra de Palerme. Pour Bernadette, il y a un avant et un après. Cette dame de fer, qui a tout porté, tout accepté, ne pouvait pas supporter ça ; c'est au-dessus de ses forces... ■

Carla et Nicolas Un peu de tendresse...

Président depuis un an, Nicolas Sarkozy apporte,
ce 3 mai 2008, une touche de romantisme à la fonction,
Carla posée sur son accoudoir.

PHOTO PASCAL ROSTAIN





Elégante, souriante mais énigmatique, Carla apprécie peu le show

PAR CATHERINE SCHWAAB



« **B**uckingham, c'était pour moi une crainte terrible. C'était un examen de passage... » Carla sourit quand elle y repense. Mais à l'époque, en 2008, ce premier voyage officiel, elle en a fait des nuits blanches. Les Français venaient de découvrir ce coup de foudre de leur président fraîchement séparé de Cécilia. Au mieux voyaient-ils en Carla « un sosie de Cécilia en plus jeune », yeux bleus, pommettes hautes, au pire, une nouvelle tocade de « Sarko » qui, pour s'étourdir après le départ de son épouse, avait enchaîné les aventures. Mais non, « avec Carla, c'est du sérieux ». Nicolas Sarkozy ne fait plus un pas sans elle, il la ramène constamment dans les conversations, au Conseil des ministres, lors des remises de décorations... Et quand, invité en Inde, il comprend que sa nouvelle « concubine » ne pourra pas être du voyage au Taj Mahal, il liquide cette expédition en solo à toute vitesse, frôlant la mufle. Heureusement, suivant le conseil pragmatique de Bernadette Chirac, Nicolas épouse très vite son amoureuse dans la discréetion.



Ainsi, c'est avec la bague au doigt qu'ils abordent, ensemble, la visite en Angleterre. Ça n'est pas gagné tout de suite. Avant de s'extasier, subjugués par le charme et l'élégance de la belle Italienne qui parle un anglais impeccable, les tabloïds d'outre-Manche y vont de leurs commentaires cinglants. Et n'oublient pas, au passage, de publier en pleine page le cliché pris par Michel Comte en 1993 de Carla entièrement nue. Il sera vendu aux enchères par Christie's le lendemain pour 91 000 dollars (58 000 euros, à l'époque). Afin de calmer ses angoisses, Carla a emporté douze tenues dans ses malles. Elle a bien fait, elle en a porté huit ! A la descente de l'avion, à Heathrow, c'est elle qui apparaît la première, poussée en avant par un Nicolas Sarkozy tout fier. Elle est en robe manteau Dior gris perle, couleur emblématique de la maison. Avec son amie Camille Miceli, directrice artistique chez LVMH, elle a pesé le moindre détail, coiffure lisse, maquillage sobre, ballerines vernies noires pour ne pas être plus grande que son homme, bibi à la Jackie K... Après un défilé éblouissant de robes longues, tailleur, robe d'après-midi, et ensemble pantalon... et une mémorable révérence à Sa Majesté la Reine, les moroses relations entre la France et le Royaume-Uni se sont magiquement réchauffées. « Sarkozy peut revenir quand il veut à condition qu'il soit accompagné de sa femme ! » concluent les journaux.

Le président est en lévitation, Carla respire. Mais elle l'avoue, elle apprécie moyennement ces sorties sous la mitraille des flashes et des commentaires. Si elle a su vaillamment assumer son rôle, c'est au prix d'une peur permanente. Elle le confiera plus tard. Rien dans ce job qu'elle découvrait alors

n'est rassurant. «Curieusement, c'est une position où l'on est très protégée, mais où l'on se sent très vulnérable. Oui, [femme de président], c'est bien le moment de ma vie où je me suis sentie le plus vulnérable. [...] Tout le monde semble vouloir se jeter sur vous, tout le monde exige quelque chose, c'est très... déconcertant.» Elégante Carla, qui modère sa description. Pourtant, elle pourrait largement parler des sangsues, de ces courtisans sans vergogne quémendant qui une subvention, qui une visite, qui des réponses écrites... Et qui, s'ils n'obtiennent pas satisfaction, vous lynchent dans les médias.

Oui, c'est surtout cela, le pouvoir: beaucoup de coups à prendre. Il faut avoir le cuir tanné comme un Fillon, un Woerth, un Hollande... ou un Sarkozy pour encaisser. Carla, elle, n'est pas formatée pour ces épreuves. Heureusement qu'avec «mon amour», la fusion est (encore) totale. Nicolas Sarkozy la protège et lui passe tout. Le couple n'habite pas à l'Elysée, sort peu (pas assez?), préférant regarder des films – elle lui en aurait fait découvrir «200»! –, se dépêche de faire un bébé en 2011... Fine mouche, Carla a discrètement éloigné l'intrigante Rachida Dati, grande amie de Cécilia. Il semble qu'elle ait eu ses têtes et ses préférences: elle aurait fait révoquer David Martinon, trop impliqué dans les conflits avec Cécilia, aurait appuyé la nomination de Frédéric Mitterrand à la Culture, de Philippe Val à la direction de France Inter, de Jean-Luc Hees à celle de Radio France... Aurait-elle vraiment eu tant d'influence? Pas si sûr. «L'ouverture à gauche» était programmée.

Ce qui est sûr en revanche, c'est que, en diplomate rodée, elle a réconcilié la famille Sarkozy: Nicolas a renoué avec ses parents et son frère, leurs deux fils – Aurélien qu'elle a eu avec Raphaël Enthoven et Louis qu'il a eu avec Cécilia –, qui ont quatre ans d'écart, partagent leurs vacances; elle a même fait la conquête de Marie-Dominique Culoli, la première femme de son mari. Et le couple dînera aimablement avec les Attias, Cécilia et Richard, en 2009, à New York! Sans parler de Madame Mère, l'inénarrable Marisa, qui intronise Nicolas «chef de la famille des Bruni Tedeschi» dans la somptueuse propriété qu'elle possède au Cap Nègre. Quant aux bonnes œuvres, indissociables de la fonction de première dame, Carla s'y plie volontiers. Mais la Fondation Carla Bruni créée en 2009 pour lutter contre l'illettrisme ne décolle pas vraiment et de plus, se retrouve attaquée sur sa gestion. Pourtant, elle a recueilli et redistribué 8 millions d'euros. Et la chanteuse a, à titre personnel, donné 60 000 euros aux Restos du cœur et reversé les royalties de son album «Comme si de rien n'était» à la Fondation de France... Les Français ne semblent pas y

Le 14 juillet 2010, dans la tribune officielle, baisemain présidentiel sous les yeux de la première dame du Cameroun, Chantal Biya.



En 2012, Nicolas Sarkozy se lance pour un second mandat.

Ce sera en vain... au secret soulagement de sa femme.

croire. Au fond, ils préfèrent Carla à la guitare et Carla en robe du soir à Carla dame patronesse.

Mais Carla est surtout amoureuse. Un coup de foudre maintes fois raconté par le publicitaire Jacques Séguéla, l'organisateur du «blind date» entre le chef de l'Etat et l'ex-mannequin. Les autres invités autour de sa table ont littéralement vu naître l'étincelle – le brasier! – entre les deux. Plus rien n'existe. Carla la séductrice (énumérer ses amants est un sport) a trouvé son double. Son maître? On a beau critiquer ses «mon mari» un brin nunuches, qui tranchent avec la Carla que connaissaient les fans de la top impertinente, on aime cette créature alanguie à côté d'un Sarkozy soudain calme. Calmé? Enfin, un peu. L'amour lui donne des ailes. Et il lui arrive fréquemment d'évoquer la beauté, l'intelligence de sa femme, leur belle entente sexuelle. Pareil pour madame, qui aurait lancé à une amie journaliste: «Je te souhaite que ton mari te fasse aussi bien et aussi souvent l'amour!» Nous voilà rassurés, car pour résister au stress, à la pression du monde politique, rien ne vaut une bonne alchimie érotique sous la couette.

D'ailleurs, si Sarkozy avait gagné l'investiture présidentielle en 2016, qui nous dit que le couple aurait pu tenir un second mandat? L'érosion politique n'aurait-elle pas induit une érosion sexuelle? Carla Bruni le pressentait: «Si je suis égoïste, je dis: "Un mandat ça suffit." [...] C'est une épreuve terrible avec tous ces immondes. Et je me dis que tout cela va recommencer s'il est réélu. C'est pour la France, O.K. [...] Mais vous comprenez cette ambivalence: je désire pleinement quelque chose que je ne souhaite pas au fond de moi. Je désire qu'il soit réélu, mais en même temps, j'en rejette de toutes mes forces la perspective.»

Le 20 novembre 2016, sincèrement désolée pour son mari éliminé, la belle respire mieux. Elle renoue avec ses passions, la musique et la mode. Déjà, au moment de la transition du pouvoir avec François Hollande et Valérie Trierweiler, elle avait conseillé à la journaliste de «se préparer au pire». D'ailleurs, les Français, ces girouettes, se surprendront ensuite à regretter les réponses convenues et les silences énigmatiques de leur aristocrate italienne. ■



LES ENFANTS CHAHUTENT LE PROTOCOLE



En 1967, avec Yvonne de Gaulle (2), les enfants sages foulent respectueusement les tapis sous les lustres rutilants, à l'occasion de l'arbre de Noël de l'Elysée.

Un demi-siècle plus tard, le 14 mai 2017, il y a du monde dans les salons inondés de soleil. Les sept petits-enfants et les trois enfants de Brigitte Macron (1) – ici, avec sa fille Tiphaine Auzière et le petit Aurèle – célébrent joyeusement l'investiture de leur jeune beau-père et beau-grand-père. Emmanuel Macron (3) – avec Alice, qui lui donne la becquée, et sa mère, Laurence Auzière-Jourdan – se montre aussi l'aise avec les petits qu'avec les grands.





L'arrivée de Nicolas Sarkozy et de sa famille recomposée (5) en mai 2007 est un véritable coup de jeune. Autour de leur mère et belle-mère, Cécilia, on reconnaît, à sa gauche, Judith Martin et Jean Sarkozy, et, à sa droite, Louis Sarkozy, Jeanne-Marie Martin et Pierre Sarkozy.

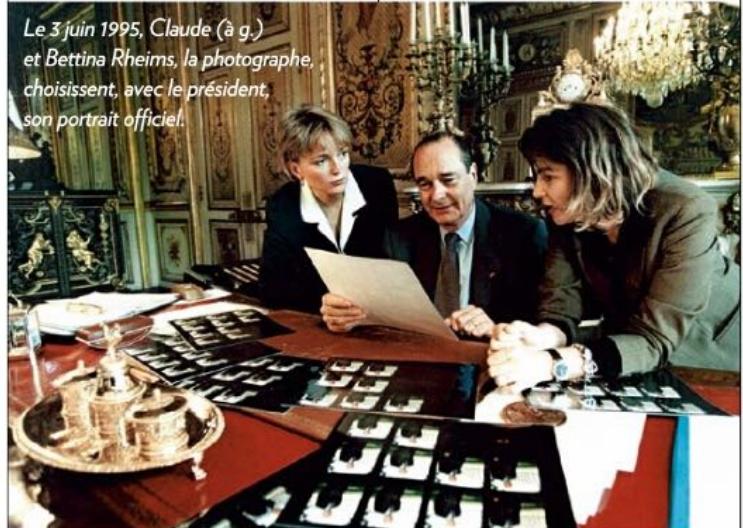
Aux Etats-Unis, en revanche, les enfants ont depuis longtemps investi la Maison-Blanche. En 1963, dans le bureau Ovale, John-John (4), presque 3 ans, profitant de l'absence de sa mère, Jackie, joue tout naturellement sous le fameux Resolute Desk, aux pieds de son père, John Kennedy.

Des filles à bonne école avec leur père

CLAUDE CHIRAC Au fil des années, entre 1995 et 2007, la fille cadette du président en place devient indispensable : chef de la communication de papa et vigie impitoyable, elle sélectionne avec soin les journalistes et les propos

rapportés. Il faut dire qu'elle connaît le métier : après Sciences po, elle a étudié l'économie puis travaillé dans une agence de pub. A l'opposé de sa mère, Bernadette, Claude a toujours affiché des opinions plutôt progressistes.

Le 3 juin 1995, Claude (à g.) et Bettina Rheims, la photographe, choisissent, avec le président, son portrait officiel.

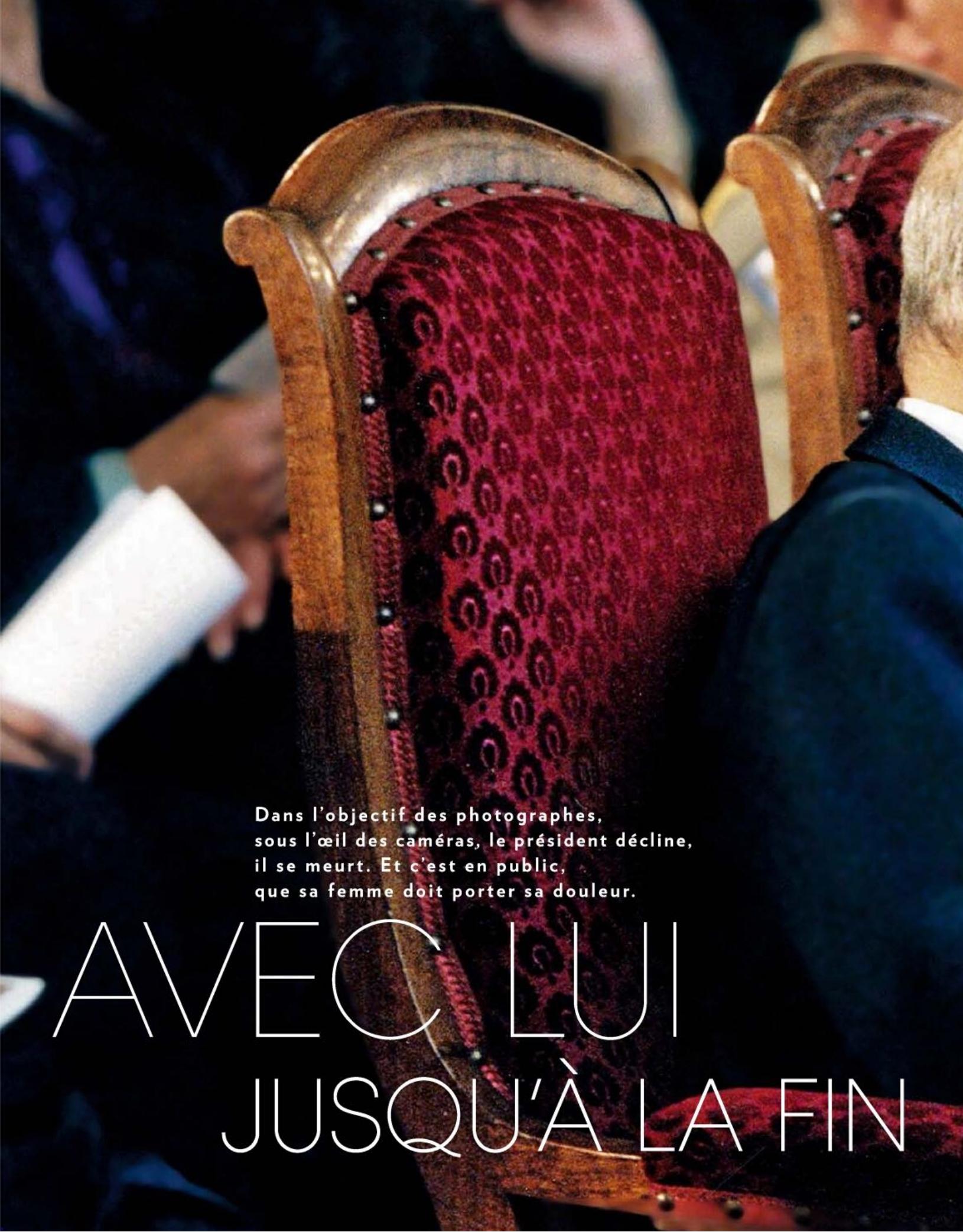


IVANKA TRUMP Très vite après son accession au pouvoir, en janvier 2017, Donald Trump intronise sa fille aînée, Ivanka (née de son premier mariage avec Ivana), qui, avec son mari, Jared Kushner, joue un rôle important

dans les affaires présidentielles. Le couple va parfois même jusqu'à faire opposition aux conseillers. Ivanka, bien plus à l'aise à la Maison-Blanche que sa belle-mère, Melania, s'est vu surnommer « Real First Lady ».



Donald et Ivanka Trump, dans le bureau Ovale, le 24 avril 2017.



Dans l'objectif des photographes,
sous l'œil des caméras, le président décline,
il se meurt. Et c'est en public,
que sa femme doit porter sa douleur.

AVEC LUI JUSQU'À LA FIN



François et Danielle Mitterrand assistent
au concert annuel des jeunes filles de la

Légion d'honneur, à Saint-Denis.

Ce 28 mars 1995, le président apparaît affaibli

et souffrant à côté de son épouse.

Jacques Chirac lui succède à l'Elysée le 17 mai.

Il s'éteindra le 8 janvier 1996.

PHOTO THIERRY CHESNOT



Le 25 novembre 1963, trois jours après son assassinat à Dallas, John F. Kennedy est enterré au cimetière national d'Arlington, près de Washington. Jackie emporte, serrée sous son bras, la bannière étoilée qui recouvrait le cercueil. Derrière elle, son beau-frère Robert Kennedy.

UN DEUIL NATIONAL, DES OBSÈQUES SOLENNELLES ET UNE INTIME SOLITUDE



Le 12 novembre 1970, dans le cimetière de Colombey, le drapeau tricolore recouvre le cercueil du général. Au centre, son fils, l'amiral Philippe de Gaulle, salue Mgr Atton, évêque de Langres. Yvonne s'éloigne seule, accablée de chagrin.

Sept ans presque jour pour jour séparent ces deux images, saisissant la douleur de deux veuves de chefs d'Etat : Jacqueline Kennedy et Yvonne de Gaulle. Aux Etats-Unis, en 1963, des millions d'Américains vissés à leur téléviseur scrutent chaque frémissement du voile de deuil de Jackie. En noir et blanc, l'inhumation, du général à Colombey-les-Deux-Eglises parle d'une autre époque. Au seuil des années 1970, la société française est en plein bouleversement, mais la cérémonie semble figée dans l'après-guerre. Chacune s'apprête à entrer dans les jours de solitude.



Elle fut première dame pendant un an et demi, mais a pris la violence de la politique de plein fouet. A la fois actrice et victime au sein du pouvoir suprême, elle a encaissé, souffert, surmonté, et publié « Merci pour ce moment », un livre passionnant, formidablement documenté sur les coulisses et la dureté du milieu, un best-seller. Journaliste elle est, journaliste elle demeure.

Chez elle, à Paris dans le XV^e arrondissement, le 17 janvier dernier.

PHOTO PATRICK FOUCHE

VALÉRIE TRIERWEILER

“Revenir à
la vie
normale n'a
pas été
compliqué”

INTERVIEW ANNE-LAURE LE GALL

C'est une expérience particulière d'être un sujet dans son propre journal, un personnage sous la plume de ses confrères. Valérie Trierweiler a longtemps vécu cette schizophrénie alors qu'elle était en couple avec François Hollande, candidat, puis président. Et pire encore, au moment de leur séparation. Dedans et dehors, faisant la couverture du même magazine dans lequel elle signait des articles. Tout à la fois. La direction l'a alors « dispensée » de présence, pour d'évidentes raisons de confidentialité des reportages qui la concernaient. Elle n'a cependant jamais cessé d'écrire, pour le service culture depuis douze ans après une longue carrière à la politique. D'abord, elle n'a surtout pas voulu apparaître dans ce hors-série consacré aux premières dames : « J'ai déjà tout dit dans mon livre. » Les semaines passant, au fil des conversations, il a pourtant semblé évident qu'elle ne pouvait pas « ne pas en être ». Parce qu'elle fait partie de l'histoire et que dire son expérience et sa vérité semble vital pour tourner la page, avancer dans la vie d'après. Elle n'a éludé aucune question, aussi douloureuse soit-elle. Ses réponses laissent affleurer blessures et désillusions, mais surtout une détermination hors norme. A Paris Match, nous la connaissons depuis vingt-huit ans. Même l'Elysée ne l'a pas changée.

Paris Match. Qu'avez-vous appris sur vous-même de ces quelques mois à l'Elysée ?

Valérie Trierweiler. Sans doute que j'étais à la fois plus résistante et plus fragile que je ne le pensais. Cela n'a pas toujours été facile, mais j'ai su me créer des espaces de survie à ce moment-là. Je ne suis ni différente ni supérieure et je garde de cette période des blessures, notamment celle de ne pas avoir été soutenue par celui que j'avais accompagné jusque-là.

La fréquentation des courtisans vous a-t-elle rendue plus méfiante dans votre vie d'aujourd'hui ?

Oui sans doute un peu. Mais je ne veux pas non plus me fermer aux rencontres. Au contraire, ceux qui m'approchent désormais n'ont pas un intérêt particulier à le faire comme en 2012. A cette époque, j'ai eu beaucoup de nouveaux "amis" qui ont tous disparu depuis ! Le tri s'est opéré tout seul.

Avec le recul, ne pas être mariée a-t-il été une difficulté pour s'installer dans le rôle de première dame ?

Bien sûr que cela a été une difficulté, la principale sans doute. J'étais à peine arrivée que je recevais des lettres d'insultes uniquement parce que nous n'étions pas mariés. Dès le début j'ai été perçue comme illégitime. J'ai été très étonnée de

cet aspect réactionnaire de la société française, qui s'est concrétisé au moment du mariage pour tous.

Quoi faire une fois dans la place ? Combien de temps faut-il pour comprendre les possibilités d'action, l'étendue de son périmètre ?

Je ne sais pas s'il s'agit d'une question de temps. C'est compliqué. Il y a des personnes chargées du protocole, qui vous expliquent ce qu'il faut faire, où vous placer, etc. Ce qui n'empêche pas d'être attaquée quand même. Comme lorsque j'ai salué ceux qui se trouvaient là le jour de l'investiture. Je n'ai fait que suivre le protocole et toute la presse m'en a fait reproche ! C'est très difficile de bouger un petit doigt.

Vous êtes-vous sentie isolée, coupée du monde ?

Non, j'ai continué à voir beaucoup de monde, ma famille, mes amis... Et j'étais très proche du personnel. Moins des conseillers, c'est certain.

Avez-vous reçu des soutiens, des conseils des premières dames qui vous ont précédées ? Des mises en garde ?

Oui beaucoup. Toutes rencontrent les mêmes problèmes. A toutes, on reproche d'avoir trop d'influence sur leur mari, d'intervenir, de dépenser l'argent de l'Etat... J'avais organisé, pendant le sommet Afrique, une réunion des premières dames sur le thème du viol comme arme de guerre, et c'était vraiment très intéressant. Mais les commentaires ont souvent été réduits à la description de notre look.

Quelles ont été les conséquences de cette nouvelle vie pour vos enfants et pour Léonard en particulier, votre plus jeune fils alors âgé de 15 ans ?

La vie change forcément et c'est une situation très difficile pour les enfants. Je n'en dirai pas plus sur mes fils qui sont heureux que cette période soit derrière nous.

Passer dans l'objectif des photographes, vos anciens compagnons de reportage, cela fait quoi ?

Cela a été l'une des choses les plus compliquées à surmonter pour moi. Il fallait affronter ce mur de photographes et de caméras, je n'ai pas de goût pour ça. Je n'ai jamais pu maîtriser.

On imagine une ivresse du pouvoir... Comment revient-on à une existence "normale" ?

Non, je n'ai jamais ressenti d'"ivresse du pouvoir". D'abord, parce que je n'avais aucun pouvoir. Ensuite, j'ai toujours gardé mes talons bien ancrés sur le bitume. Revenir à la vie normale n'a donc absolument pas été compliqué, au contraire. A part ma voiture qui ne démarrait plus, tout a été comme avant. Faire

« JE N'ÉTAIS PAS À L'AISE
ET JE TRANSMETTAIS UN MALAISE. LE MALENTENDU AVEC LES
FRANÇAIS VIENT DE LÀ »



Janvier 2014, Valérie Trierweiler n'est plus première dame depuis quelques jours, mais elle se rend en Inde afin d'honorer un engagement pour l'ONG Action contre la faim.

mes machines de linge, cuisiner un repas et prendre le métro n'a jamais été un problème pour moi.

Pourquoi, à l'époque, avoir voulu garder votre job à Paris Match, ce qui vous a valu bien des critiques ?

Au nom de quoi aurais-je dû être la seule femme en France à ne pas avoir le droit de travailler ? Il s'agit pour moi d'une question d'indépendance majeure et vitale. Travailleur, être journaliste est constitutif de ce que je suis. Et, par ailleurs, j'avais la charge financière exclusive de mes trois fils. Comment aurais-je fait sans salaire ? Cela peut paraître paradoxal, mais on peut se retrouver sous les ors de la République et avoir des problèmes d'argent. J'étais la première à ne pas avoir de fortune personnelle, fallait-il s'en excuser ?

Cette détermination de femme indépendante a-t-elle été salutaire ?

Oui, et si j'avais des filles, c'est la première chose que je leur apprendrais.

On vous a jugée froide, autoritaire. Comment encaisser cette popularité ?

J'encaisse parce que je sais qui je suis, et d'où je viens. Cela n'a pas été facile d'être jugée ainsi. Mais toute femme qui a du caractère est jugée autoritaire. On connaît la ritournelle.

Aujourd'hui, comment expliquer ce malentendu avec les Français ?

Je n'étais pas à l'aise et je transmettais un malaise. Le malentendu vient de là je pense. J'ai refusé de m'ouvrir car ce n'était pas dans ma nature. Je l'ai fait plus tard.

Avez-vous commis des erreurs ? Avez-vous des regrets ?

Oui, évidemment, beaucoup. Mais la suite a montré que je manquais de soutiens. Sans soutien, rien n'est possible.

De la politique et de l'actualité brûlante, champs que vous avez couverts pendant près de vingt ans pour Paris Match, vous êtes passée à la critique littéraire et à l'écriture. Une forme d'apaisement ?

Il y a maintenant douze ans que je travaille pour la rubrique culture du magazine. Je suis avec mes amis les livres, je rencontre des écrivains et aujourd'hui je n'ai aucun regret de ne plus suivre l'actualité politique. J'ai écrit un premier roman, "Le secret d'Adèle", qui m'a amenée ailleurs. Et cet ailleurs me convient très bien. Cela m'a aussi donné l'occasion d'aller à la rencontre des Français lors des salons du livre. Tous m'ont dit la même chose : "Vous n'êtes pas du tout comme on pensait." Ce n'est pas chose aisée de rétablir des vérités lorsque vous avez eu l'appareil d'Etat contre vous, qui a tenté de vous discrediter. Je ne pardonnerai pas à ceux qui ont fait croire que j'avais cassé du mobilier à l'Elysée. C'est totalement faux. Et j'aimerais aujourd'hui que le couple Macron, qui peut disposer de l'inventaire, rétablisse la vérité.

Vous qualifiez-vous femme de gauche ?

Oui, plus que jamais. Je serai toujours davantage du côté des défavorisés que des puissants. C'est ainsi. J'ai grandi dans une Zup, il en restera toujours quelque chose. Etre "transclasse" demeure difficile en France : soit vous êtes une traîtresse par rapport à votre milieu d'origine, soit une parvenue. Rien ne va jamais.

Parlez-nous de vos engagements auprès du Secours populaire. Et quel rôle voulez-vous jouer ?

Le Secours populaire et son président font partie des belles rencontres de l'Elysée. Il y en a d'autres. Je suis marraine, je médiatiserai ses actions. Mais je suis aussi bénévole et c'est ce que je préfère. ■

Le premier roman de Valérie Trierweiler, «Le secret d'Adèle», est paru aux éditions Les Arènes.

Anne-Laure Le Gall

LA VIE APRÈS

En juin 1978, Yvonne de Gaulle fait ses courses à Chaumont, à quelques kilomètres de Colombey-les-Deux-Eglises, où repose le général de Gaulle.





Bernadette Chirac, en septembre 2007, dans l'ancien bureau de Claude Pompidou, dont elle vient de reprendre la fondation. Une amitié profonde liait les deux femmes au point que Bernadette a prénommé sa seconde fille Claude.



Ci-dessus : Danielle Mitterrand derrière son bureau, en octobre 2005, dans les locaux de France Libertés. A son décès en 2011, son fils cadet, Gilbert, a repris la présidence de sa fondation.

Ci-contre : Michelle Obama, ex-First Lady américaine, est l'invitée, en octobre 2017, de la Conférence de Pennsylvanie pour les femmes. Très engagée, cette avocate a créé avec son mari l'Obama Foundation dont le Barack Obama Presidential Center est en construction à Chicago.



Remariée depuis dix ans à Richard Attias, l'ex-femme de Nicolas Sarkozy vit à New York, a créé une fondation d'aide aux femmes qui porte son nom et travaille aussi avec son époux à l'organisation de forums de chefs d'Etat.

CÉCILIA ATTIAS Amoureuse

PAR CATHERINE SCHWAAB

Son arrivée à l'Elysée fut la conséquence d'une longue route: vingt ans pour aider Nicolas, maire de Neuilly, à grimper les échelons et à accéder à la fonction suprême. Alors, une fois sous les ors de la République, Cécilia, qui s'appelait encore Sarkozy, n'a pas été vraiment impressionnée. Elle avait connu le gigantisme intrusif de Bercy – le ministère des Finances –, une forme d'intimité pas très fonctionnelle place Beauvau – l'Intérieur –, puis

encore Bercy... Ses deux filles, Judith et Jeanne-Marie, étaient adolescentes et Louis avait 10 ans quand la famille a débarqué au Palais. Les appartements de fonction, elle connaissait: «C'était magnifique, mais avec de terribles inconforts techniques. A l'Elysée, la beauté des lieux compensait l'inhumanité de la fonction.» L'isolement du pouvoir, la dureté des conseillers, la cour des flatteurs, l'omniprésence médiatique... elle a tout connu, tout enduré. Elle avait une image détestable: «autoritaire», «cassante», «glaciale»... «Je suis tout le contraire! s'insurge-t-elle. Je suis une timide, introvertie même. Je suis peu sûre

de moi, je doute constamment. Je ne suis pas une costaude. Plutôt du genre vulnérable.» Elle répond à nos questions depuis New York où elle vit depuis huit ans avec son mari, Richard Attias. Une vie privée plus sereine, même si, professionnellement, Cécilia demeure très active. Et toujours en pool avec son homme! «Richard et moi, on forme une équipe», dit-elle.

A lire son livre, «Une envie de vérité» (éd. Flammarion), écrit cinq ans après sa séparation d'avec Nicolas Sarkozy, on pressent les épreuves. Et on se dit que c'est une sacrée prouesse d'avoir réussi à faire tenir son couple



Moulay Rachid du Maroc,
frère du roi, salue
le couple Attias en visite à
Marrakech à l'occasion
du Festival international du
film, le 5 décembre 2009.

pendant vingt ans. Car si, au début, une carrière politique ne se construit qu'avec son conjoint, plus on approche des hautes sphères, plus les entraves s'accumulent pour parasiter la vie sentimentale et familiale. Dans un ministère sensible peut-être encore plus qu'à la tête de l'Etat. «A l'Elysée, on arrivait à voir les enfants au dîner, détaille Cécilia. On ne sortait pas, on donnait peu de dîners de gala, et on n'avait plus de dîners en ville car personne ou presque n'invite le président de la République. C'est plutôt le quotidien du pouvoir et ses responsabilités qui pèsent non-stop. Moi, j'essayais de tout assumer :

les enfants, leur éducation et les innombrables demandes qui affluaient à mon cabinet de première dame.»

Elle se souvient des sollicitations en tout genre. Elle avait déjà vécu ce parcours quand son mari était ministre de l'Intérieur, et elle s'était rodée à contourner les rigidités administratives. Comme épouse du président, elle a donc poursuivi : «On me demandait toutes sortes de choses : ça allait d'une place en crèche ou en maison de retraite à un travail, un appartement, une œuvre de bienfaisance... Ça déferlait nuit et jour, comme à Beauvau.

« JE SUIS UNE TIMIDE, INTROVERTIE MÊME. JE SUIS PEU SÛRE DE MOI, JE DOUTE CONSTAMMENT »

Je tenais à répondre à tout, je travaillais énormément.» Sans salaire. Elle pointe l'incongruité de la fonction : «Je n'avais pas de pouvoir de décision. Alors tantôt je passais des coups de fil, j'envoyais un mail, tantôt j'en parlais à mon mari... Je me décarcassais. En tant que première dame, c'était ma mission : aider.» Elle n'a pas tellement changé. «Aider. Un truc d'éducation, dit-elle. Mes enfants sont pareils.»

Avec un mari président et très demandeur – il la voulait toujours à ses côtés –, Cécilia ne se contentait pas d'orchestrer les réceptions et les bouquets de fleurs. «Je ne l'ai jamais fait, grince-t-elle. Malgré certains qui rêvaient de me cantonner à ces fonctions.» On se souvient de l'incroyable sauvetage des infirmières bulgares et du médecin palestinien arrachés aux geôles du colonel Kadhafi en Libye : dans son ouvrage, l'épisode se lit comme un thriller. Et on se dit que là, «Madame la présidente» a largement débordé les règles diplomatiques et protocolaires. On est en 2007, elle a déjà tenté de quitter son mari en 2005, elle est revenue, sacrifiant sa passion naissante pour Richard Attias. Est-ce un besoin de jouer son va-tout qui la motive ? En tout cas, elle aura pris de sérieux risques. Mais avec un être brutal et

soupçonneux comme le dirigeant libyen, peut-être fallait-il justement y aller «à l'arrache», comme elle l'a fait, accompagnée par un Claude Guéant, alors secrétaire général de la présidence, éberlué.

Après les infirmières bulgares, Cécilia traverse une sorte de syndrome post-traumatique. Les événements la hantent : «Dans ma tête, les images se succédaient, incontrôlables, et la tension nerveuse ne retombait pas. Je me repasais ces heures en boucle sans parvenir à trouver le sommeil... J'avais côtoyé des réalités terrifiantes et négocié avec un grand malade. Et rien de tout cela n'arrivait à sortir de moi, ni à me laisser en paix.» Elle reprend néanmoins

sa vie à l'Elysée, mais elle n'est plus la même. Elle s'est découvert des capacités plus puissantes que celles qu'exigent ses fonctions de première dame. «Où est ma route ?» s'interroge-t-elle. Elle a frôlé le pire, elle va avoir 50 ans, elle n'a plus envie de rentrer dans le rang, de se placer sous le joug d'un étouffant protocole. Sans parler de vivre avec un mari courant d'air.

Le pouvoir dévore. Mais la routine aussi, président ou pas. Dans son livre, Cécilia résume : «Au fil des années, parce que j'étais toujours là, Nicolas m'avait en quelque sorte oubliée. J'étais acquise à tout jamais. C'était devenu si difficile à vivre. Il me voulait à ses côtés alors que, d'une certaine manière, lui n'était plus à mes côtés. Quand j'ai rencontré Richard, j'ai rencontré un homme pour qui j'étais... une femme.» L'analyse est sévère mais lucide. Elle découvre en Richard «un être solaire, généreux, créatif, brillant, raffiné». En plus, ils ont les mêmes goûts littéraires, gastronomiques, esthétiques... Un tandem parfait. Mais il va falloir s'aimer beaucoup pour traverser le black-out imposé par le cataclysme de la rupture. Pendant des semaines, avant qu'elle se décide à partir pour de bon, Nicolas Sarkozy aura tout mis en œuvre pour la récupérer : (*Suite page 98*)

du classique chantage « Si tu pars à New York, tu ne verras plus notre fils » aux pressions harassantes sur son aînée, Judith, écartelée – car Nicolas Sarkozy a su se faire aimer de ses filles. Mais non, il n'y avait plus rien à faire... Désormais, c'est Richard Attias qui illumine sa vie. Cécilia a conscience de pulvériser un ordre établi.

A la tête d'une grande entreprise qui organise des événements internationaux majeurs dont le Forum de Davos depuis quinze ans, le président Attias va payer cher sa séduction. Le voilà devenu indésirable dans sa propre firme ! Pas question de « faire prendre un risque à la société vis-à-vis du chef d'Etat français », lui signifie son associé. D'autres partenaires lui tournent aussi le dos. Richard Attias se trouve contraint de démissionner, il se sacrifie pour sauver les contrats. Devenu entrepreneur, il se rétablit grâce à son carnet d'adresses : il va organiser la célébration des dix ans de règne du roi de Jordanie. Puis Dubaï lui demande de développer son image pour diversifier les investisseurs dans l'émirat. C'est ainsi que, avec courage, Cécilia et son fils Louis s'exilent dans le Golfe persique. Le jeune garçon scolarisé au lycée français subit le bizutage bête et méchant de ses gentils camarades. Cécilia s'ennuie à

« JE N'EN POUVAIS PLUS DE TOURNER EN ROND DANS CET ÎLOT OÙ MON FILS ÉTAIT MALHEUREUX »

mourir entre les malls commerciaux climatisés à 15 °C (quand, à l'extérieur, la chaleur atteint les 50 °C) et la vacuité des conversations d'expatriés. Bienvenue au pays des pétrodollars ! C'est cette image-là, justement que Richard Attias est chargé de changer. Par chance, la fille cadette de Cécilia, Jeanne-Marie – psychothérapeute pour enfants et aujourd'hui mère de trois enfants –, se trouve également à Dubaï car son mari y travaille pour un cabinet de conseil international. Le jeune couple, lui, est en revanche très content !



Reçue en plateau, sur LCI, par la journaliste Valérie Expert, en février 2012, Cécilia est venue parler de sa fondation pour les femmes.

La crise économique qui déferle sur les émirats arabes sonne la fin de la pénitence au bout de sept mois. « Je n'en pouvais plus de tourner en rond dans cet îlot où mon fils était malheureux et où moi j'avais le sentiment de ne rien construire », avoue-t-elle. Active et volontaire, elle avait pourtant créé la Fondation Cécilia Attias, dont l'objectif est d'améliorer les conditions de vie des femmes, notamment dans le tiers-monde. « Mais impossible de pénétrer dans la vie des Emiratis pour qui tout va très bien dans le meilleur des mondes ! »

C'est avec une énergie démultipliée que Richard Attias repart une deuxième

de l'optimisme.» A l'image de deux superpuissances, le couple se répartit le monde : à lui le New York Forum, aux Etats-Unis, le New York Forum Africa, à Libreville au Gabon, les Doha Goals (forum sportif), au Qatar ; à elle le travail de leurs fondations pour les femmes en Amérique du Nord et du Sud et en Asie.

Crise sur le cheese cake, les enfants vont tous bien dans cette famille recomposée. Richard est le père d'Alexandra, diplômée de l'université McGill à Montréal, qui travaille avec lui. Du côté de Cécilia, Louis, 20 ans, a intégré une école militaire avant de s'inscrire à la New York University en philosophie et en histoire. Judith, l'aînée, est directrice marketing des parfums Tom Ford dans le groupe Estée Lauder, à New York, tandis que Jeanne-Marie et les siens vivent maintenant en Australie. C'est cette dernière qui a le mieux résumé les répercussions sur leurs existences du coup de théâtre que leur mère leur a fait vivre : « Ce fut comme un sablier qu'on a soudain retourné ! » Cécilia, émue, confirme : « En apparence tout est pareil, et cependant, tout a été renversé. Et c'est moi qui ai retourné le sablier. Je ne peux que l'assumer. Même si, certains jours, j'aurais aimé avoir vécu une autre vie. Mais choisit-on vraiment ? »

Cécilia l'imprévisible nous réserve peut-être encore d'autres surprises : il se murmure qu'elle ne serait pas contre un engagement plus... politique. L'Onu, peut-être ? ■

Catherine Schwaab

L'émotion en mouvement



Antarès bracelets interchangeables
Mouvement suisse, Made in France
Étanche 30 mètres

MICHEL
HERBELIN

ATELIER D'HORLOGERIE FRANÇAISE
DEPUIS 1947



Collection My Twin ESHOP : MESSIKA.COM

#diamondaddiction

MESSIKA
JOAILLERIE